

Les escaliers de la sagesse

Les Escaliers de la Sagesse

PROLOGUE

- Asseyez-vous, lieutenant.

- Merci, colonel.

- Lieutenant Sophie Thibaudot de la Porte, vous venez de terminer vos études. Vous avez décidé de vous engager à 18 ans. Puis-je savoir pourquoi? Avec votre cursus universitaire, vous auriez pu faire une carrière brillante.

- Cela a peut-être l'air un petit peu simpliste, mais quand j'ai eu 18 ans, j'ai appris que des hommes pouvaient faire délibérément s'écraser un avion pour satisfaire ...

- Pour satisfaire quoi?

- Je ne sais pas quoi, leur haine, je suppose. Mais ce n'est pas le problème des occupants de l'avion.

- Pourquoi, avez-vous insisté pour ne pas porter votre nom de terre?

Les escaliers de la sagesse

- D'abord, parce que je trouve qu'en 1993 c'est un petit peu ridicule. Nous sommes de petite noblesse et ce n'est pas la peine de l'étaler.

- Et ensuite ?

- Mon Arrière grand-père, mon grand-père, mon père ont servi ici.

- Au-delà que ce que vous pourrez jamais l'imaginer.

- Je m'en doute, colonel. C'est pourquoi je ne souhaite pas que l'on puisse penser que je me sers de mon nom pour faire carrière.

- Vous avez demandé la section anti-terroriste. J'ai le regret de vous annoncer que votre demande a été rejetée.

- Mais pourquoi ?

- Parce que vous allez faire beaucoup mieux. Je m'explique. Vous auriez pu subir une formation militaire adaptée au renseignement comme la plupart de vos collègues hommes ou femmes. Vous valez mieux que ça. Nous vous avons fait faire des études d'histoire et de géographie extrêmement poussées. C'est pour cela que j'ai le plaisir de vous annoncer que l'Institut Géographique National vient d'accepter votre candidature. Votre doctorat avec mention les a fortement impressionnés.

Le colonel s'amusait. Il regarda, le beau visage de Sophie pâlir. Faire des cartes dans l'ancien service géographique de l'armée l'effrayait absolument. Elle se souvenait que la plupart de ces cartes représentaient la France d'avant-guerre et que des villes entières n'y étaient pas mentionnées.

- Il y aura bien une Sophie Thibaudot qui travaillera à l'IGN. Elle est coiffée comme vous, a à

Les escaliers de la sagesse

peu près votre taille. La photo d'identité qu'elle a fournie à l'administration peut vous être attribuée aussi bien qu'à elle.

Les yeux bleus de Sophie s'écarquillaient de plus en plus. Le colonel continuait.

- À partir de maintenant, vous êtes en clandestinité totale. Nos contacts auront lieu systématiquement dans des locaux banalisés. Vous ne remettrez plus les pieds ici. Au cours de vos missions, vous prendrez successivement les identités nécessaires à leur bonne exécution.

- Bien, colonel.

- Vous n'êtes pas dans la section anti-terroriste parce que nous vous destinons à une autre forme d'action, beaucoup plus efficace. Nos camarades infiltrent les mouvements terroristes, cherchent à nous renseigner. Nos adversaires sont extrêmement professionnels, ils ont été formés par le KGB ou la CIA. Certains de leurs agents sont encore en poste dans ces mouvements. La seule différence par rapport à ce qui se passait auparavant est que maintenant ils tuent. Nous avons autant de pertes que pendant la guerre.

- Tant que ça ?

- Oui, mais ne cherchez pas dans les « milieux bien informés », ils ne sont pas au courant. Nous, nous cherchons à comprendre le fondement des dangers qui nous menacent à court ou moyen terme et nous cherchons à en détourner le cours. Nous entendons par danger tout ce qui peut nous menacer, danger militaire, technologique, politique.

- Politique ? N'est-ce pas un peu dangereux ?

- Oui, mais le monde est dangereux. Ce n'est pas un hasard, si c'est vous que nous avons affecté à

Les escaliers de la sagesse

cette section. Les jeunes gens avides d'aventure et de pouvoir occulte vont à la section antiterroriste. Ils y font un travail utile en sauvant les vies de leurs concitoyens sans même qu'ils s'en doutent. Nous, nous faisons un tout autre travail. Étant donné que nous accumulons un énorme pouvoir, il est nécessaire que n'entrent dans cette section que des gens dont nous soyons absolument sûrs.

- Sûrs, en quel terme?

- Pas dans celui que vous croyez. Vous comprendrez au fil des années.

Le colonel laissa passer un temps. Sophie restait attentive, laissa passer le silence.

- Voici, votre première mission. Vous allez vous spécialiser sur les événements de Transylvénie. Dans les jours qui viennent, vous aller retrouver l'identité que vous aviez à Saint-Cyr. Vous aller reprendre du service.

CHAPITRE UN

Le lieutenant Valérie Marmont aurait bien dormi un petit peu. Partie de Paris la veille, elle était montée dans un Transall de l'armée française à Istres. Plutôt que d'atterrir tranquillement sur l'aéroport de la capitale de Transylvénie, ils avaient fait un roulage sans ralentir sur quelques centaines de mètres d'une route qui longeait un cours d'eau dans le fond d'une vallée encaissée. Le pilote semblait s'être fait un malin plaisir de forcer son avion à épouser tous les détails du relief. Et la région était une des plus accidentées d'Europe.

Sur l'aéroport, il n'y avait pas seulement des snipers qui blessaient des soldats français, mais aussi des photographes dotés de puissants téléobjectifs. Aucune de leurs photos ne s'était jamais retrouvée dans aucune agence, on en avait déduit qu'ils travaillaient pour quelqu'un d'autre. Et ce quelqu'un, quel qu'il puisse être, pouvait se révéler plus dangereux qu'un régiment de snipers.

La jeune femme et son accompagnateur étaient descendus de l'avion en faisant un roulé-boulé sur

Les escaliers de la sagesse

la chaussée. Pendant qu'elle restait immobile, elle écoutait le souffle lourd et puissant de l'avion qui reprenait de la hauteur. L'ombre de ses grandes ailes étaient à peine perceptible dans le bleu-vert sombre de la montagne.

Comme appris à l'instruction, ils restèrent immobiles pendant un quart d'heure. Leurs uniformes vert sombre disparaissaient complètement dans la nuit. La jeune femme se disait qu'à l'instruction, ils avaient répété ce genre de largage sur une petite route au fond d'une vallée d'Auvergne. La compagnie de légion lancée à leurs trousses n'avaient réussi à leur mettre la main dessus qu'au matin, une fois leur objectif atteint. La découverte de ses cheveux blonds avait mortifié les légionnaires. Mais en Auvergne, il n'y pas la guerre et les routes sont à peu près entretenues. Ici, la route était pleine de nids de poule et de cailloux. Le pilote du Transall s'en doutait, il les avait largués à deux mètres de hauteur plutôt qu'au niveau du sol. Il ne voulait pas risquer de casser son train d'atterrissage. Un silex bien pointu l'avait heurtée dans les côtes. La douleur l'élançait. La nuit reprit ses droits. Une chouette se fit entendre. On entendait l'eau de la rivière qui continuait à s'écouler. Une grenouille coassa. Un cheval s'ébroua dans le pré voisin. Éric, son accompagnateur était un jeune commando de 18 ans qui était censé lui servir de garde du corps. En plus, il connaissait le terrain étant déjà venu. Au bout de cinq minutes, ils allumèrent leurs amplificateurs de lumière. Le paysage environnant leur apparut dans un halo vert. Le cheval dans le pré se dirigeait lentement vers eux. On voyait le souffle vert de ses naseaux qui sortait chaque fois qu'il expirait.

Les escaliers de la sagesse

- Ce crétin de bourrin va nous faire repérer. Se dit Valérie.

Soudain, il s'arrêta brusquement et se mit à brouter. Une branche craqua. Valérie se raidit. On entendit une cavalcade dans le sous-bois qui bordait la vallée suivie de cris aigus et plaintifs. Sans doute, un renard qui venait d'attraper un rat. Éric et Valérie roulèrent sur eux mêmes et se laissèrent glisser dans le fossé. Il était sec, on n'entendit que le frottement de leur treillis. Un bruit de moteur parvint de l'horizon. Bientôt, ils devinèrent l'approche d'un VAB .

Un grésillement se fit entendre dans l'écouteur qu'elle portait à l'oreille. Elle répondit en appuyant rapidement sur un bouton du transmetteur à sa ceinture. Le véhicule approchait tous feux éteints. Les portes arrière étaient ouvertes. Il les dépassa lentement. Les deux soldats bondirent du fossé et sautèrent dans le véhicule. Les portes furent refermées. Ils continuèrent d'avancer à la même vitesse.

- Pourquoi tant de précautions?

- Il suffit que votre avion ait réveillé une bande de l'une ou l'autre des parties en présence. Vous voyez les hauteurs, mon lieutenant. Ils sont là-haut. Ils sont dotés de fusils de précision avec lunettes infra rouge. Leurs guetteurs ont même des intensificateurs de lumière.

- C'est pour ça !

- Eh oui, si par malchance l'un d'eux a vu l'avion, il n'aurait pas pu vous voir. Immobiles comme vous étiez, même avec le meilleur outil de vision nocturne, ils ne faisaient pas la différence avec un animal mort. On vous a vu arriver depuis les hauteurs. Mais vous, on ne vous a pas vu. On n'a vu

Les escaliers de la sagesse

qu'un avion français qui faisait du rase-mottes. Ensuite, vous étiez dans le fossé; invisibles également. Ensuite, un VAB est passé en patrouille. On le fait tout le temps. La seule chose qui aurait pu vous faire détecter aurait été un appareil infrarouge. Ils sont un peu lourds pour un fantassin.

Le VAB sauta dans un nid de poule. Le lieutenant se cogna le casque contre le toit en blindage. Elle étouffa un juron, les meurtrissures de sa chute sur la route défoncée la faisaient souffrir.

- Nous sommes presque arrivés, vous allez pouvoir vous reposer, mon lieutenant.

- Merci, sergent.

- Un barrage droit devant, l'interrompit la voix du conducteur.

- Faites-moi voir.

Le sergent se faufila jusque dans la tourelle équipée d'intensificateurs de lumière. Ses moyens de détection lui permettaient de juger une menace distante mieux que n'importe quel fantassin.

- Mauvais, dit-il. J'appelle Aigle Noir, ici Petit Lapin.

- Parlez Petit Lapin, répondit une voix ~~das~~ les écouteurs.

- Nous avons un barrage devant nous, équipé d'un canon anti-char et servi par dix hommes. Ils viennent de charger leur tube.

- Ils sont dans notre ligne de mire, ne vous inquiétez pas Petit Lapin.

Une tache lumineuse partit des hauteurs sombres de la montagne et se dirigea vers la batterie qui leur

Les escaliers de la sagesse

barrant la route. Le sergent et le conducteur mirent précipitamment la main devant leurs yeux. On entendit venant de l'extérieur du VAB le bruit d'une explosion. Une brusque lumière envahit la tourelle par les optiques.

Le sergent se tourna vers Valérie.

- Nous avons reçu l'ordre de ne courir aucun risque pour votre transfert. Nos patrouilles tiennent les hauteurs, elles sont camouflées dans la forêt. On ne peut pas savoir si ce sont les nôtres ou des musulmans ou des orthodoxes. D'habitude on ne se serait pas aventuré avec un véhicule seul par ici.

- Pourquoi ?

- Il y a des détachements des deux partis qui circulent dans les vallées qui attaquent tout ce qui passe même la Croix-Rouge.

- Vous n'avez pas attendu de faire les sommations ?

- Leurs intentions étaient parfaitement claires, ils venaient de charger leur tube, c'était un 155 antichar de fabrication soviétique. Sur un VAB, nous n'avions aucune chance. Hier, ils ont surpris un de nos VAB à un tournant de route en le menaçant avec le canon d'un char. Ils ont fait sortir les hommes et les ont abattus au pistolet mitrailleur : dix morts.

- Mais à quoi ça leur sert ?

- Ça, on aimerait bien le savoir.

- C'est ce que je vais découvrir, se dit Valérie. Comment vous faites, pour circuler ? Demanda-t-elle tout haut.

- On utilise le terrain. Les convois motorisés ne peuvent circuler que dans le fond des vallées. Alors,

Les escaliers de la sagesse

les crêtes sont tenues par des fantassins équipés de moyens de détection. Quand le relief est trop escarpé, les hélicoptères de combat se cachent dans la vallée d'à côté. Quand l'embuscade est détectée, ils franchissent la crête et la font sauter. Il y a un satellite qui nous fournit des photos de tous leurs mouvements, les américains nous aident avec leur AWACS.

- En France, on dit que nous n'avons pas le droit de tirer.

- Pas devant les journalistes. En fait, les fantassins qui nous ont dégagés sont habillés comme les gens du pays. Si on les photographie à distance, on croira que ce sont soit des musulmans, soit des orthodoxes. Demain, il y aura un communiqué à l'AFP à propos de l'accrochage de cette nuit.

Le VAB se remet à rouler. Il s'engagea dans le pré qui bordait la route pour continuer son chemin.

- On va passer au large, pour éviter de se faire souffler par l'explosion de leurs obus. Valérie s'agrippa pour passer la tête dans la tourelle et regarder par les optiques. Un camion achevait de brûler, on voyait devant les flammes l'ombre des caisses de munitions. Quelques corps étaient étendus. L'un d'entre eux se mit à bouger et saisit un long bâton noir que Valérie reconnut pour un lance-roquettes antichar de fabrication soviétique. La tourelle du VAB tourna. Le tir saccadé secoua la carrosserie. La silhouette s'effondra.

- Ça va, Petit Lapin ?

- On vient de se défaire d'un lance-roquettes.

- On l'a vu. Bonne route, Petit Lapin.

Les escaliers de la sagesse

Ils rejoignirent la route au-delà de l'incendie. Au loin, on voyait la silhouette apeurée du cheval qui galopait en rond dans son pré. Cinq minutes plus tard, Valérie sentit que l'on montait.

- On arrive, annonça le sergent.

Le véhicule se gara. Les portes arrières s'ouvrirent, et Valérie put se déplier dans l'air frais de la nuit.

- Content de vous voir, Lieutenant!

Valérie se retourna d'un bloc. Elle reconnaissait cette voix. Elle porta vivement la main à son casque et la fit claquer sur la jambe de son treillis.

- Bonjour, mon Capitaine!

- Comment allez-vous depuis Coëtquident.

- Secouée.

- Vous n'en voulez pas trop à votre officier instructeur?

- Vous n'aviez pas de canon anti-char.

- Oui, j'ai suivi les détails de votre progression. Quand, j'ai reçu mes ordres pour assurer votre sécurité, j'ai pensé à ma blonde élève officier du stage commando. Je suis très content de vous retrouver.

- Je le suis également, mon Capitaine. Vous avez vu, ils sont bien camouflés mes commandos.

- En fait, je n'ai rien vu.

- J'ai appris avec plaisir que vous vous souvenez de ce que je vous ai enseigné.

- Pourquoi?

Les escaliers de la sagesse

- Après votre départ, nous avons détecté un détachement qui était à cinquante mètres de votre point de largage. Si vous n'étiez pas restés immobiles, ils vous auraient allumés comme au stand.

- Oui, je me souviens. Vous étiez furieux parce que j'avais bougé pendant un exercice de nuit.

- Y'avait de quoi. Grâce à vous, tout le monde savait où était votre détachement.

- J'étais allergique au camouflage, j'avais une crise d'urticaire qui me démangeait horriblement.

- Oui, je me souviens, le lendemain, vous étiez toute rouge, on a dû vous hospitaliser.

- Apparemment, ça va mieux?

- Je ne prends plus ce produit.

- Mais alors, quoi?

- C'est du maquillage de théâtre hypo-allergénique.

- Ah, les femmes! S'exclama le capitaine. En tous cas, ce coup-ci, vous n'avez pas bougé.

- Ce n'était pas l'envie qui m'en manquait! J'étais allongée sur un superbe silex.

- Il y a toujours quelque chose. Hier, j'ai suivi une patrouille, nous sommes tombés sur l'équivalent de deux compagnies. Ils se sont mis à pique-niquer à deux mètres de mon nez, lequel se trouvait à dix centimètres d'une superbe aspic. Elle a fini par s'en aller.

- C'était qui les gens qui nous ont attaqués.

- Venez avec moi à la radio, on a dû aller les voir de près.

Les escaliers de la sagesse

Ils marchèrent dans l'obscurité et entrèrent dans une tente faiblement éclairée.

- Alors, sergent. Qu'avons-nous ce coup-ci?
- Il semblerait que ce soit des palestiniens.
- Ici, en Europe Centrale?

En fin de matinée, le lieutenant Valérie Marmont, alias Sophie Thibaudot sortit de sa tente et s'étendit. Trois jours avant, le colonel l'avait accueilli au service et envoyé en mission en Transylvénie. Elle avait alors repris son nom de guerre qu'elle avait pendant sa formation militaire à l'école d'officiers de Coëtquident. Le capitaine de Beaulieu y avait été son instructeur, estimant qu'une femme n'avait pas sa place dans l'armée, il avait été particulièrement dur avec elle. Et elle particulièrement brillante. Pour gagner du temps et limiter les risques, il avait été décidé de l'affecter au cœur des opérations. Elle se laissa tomber les paumes en avant et commença à exécuter une trentaine de pompes claquées, puis faisant passer ses jambes entre ses bras, elle commença une série de pédaliers. Les rangers faisaient d'excellents poids d'entraînement. D'un coup de rein, elle se releva sans l'aide des mains. En contournant les tentes, elle s'enfonça à petites foulées dans la forêt.

Bientôt, elle se retrouva seule au milieu des pins. Le bruit de ses pas sur le sol, l'empêchait d'entendre les bruits de la forêt. Un homme sortit de derrière un arbre avec un couteau à la main, il souriait. Sophie s'arrêta, contrôla son souffle. Elle sentit des bras qui l'entouraient. Elle se laissa glisser vers le sol tout en relevant les coudes, puis elle lança son bras droit en arrière en fermant le poing et en pliant le coude. Elle sentit la pointe du coude pénétrer des

Les escaliers de la sagesse

côtes, elle eut une sensation de cassure. L'odeur du souffle de l'homme envahit ses narines, sa joue râpeuse entra en contact avec la sienne. Elle lança son poing gauche en arrière en contournant sa joue droite. Le craquement du nez retentit dans son oreille. L'autre homme faisait passer son couteau d'une main dans l'autre. Il tenta un coup droit, Sophie l'évita en reculant. Elle se rapprocha de lui pour le tenter. Il sourit cruellement et se précipita à nouveau le couteau en avant. Sophie se décala vers la gauche et envoya son pied droit dans le plexus de son assaillant. Il se plia en deux et s'écroula sur le sol. Elle se recula vivement en déplaçant les pieds au ras du sol et en gardant les jambes à demi ployées. Un tour d'horizon rapide lui permit de s'apercevoir que ses assaillants n'étaient que deux. Un pistolet mitrailleur était tombé sur le sol. Elle démontra le chargeur pour en vérifier le contenu, il était plein. Elle le remonta et ouvrit la culasse, une balle se trouvait dans le canon. Son premier agresseur se tenait le nez qui saignait abondamment, le second se tenait le ventre à quatre pattes dans la terre humide. La forêt était silencieuse. Sophie se recula en braquant l'arme sur ses assaillants. Elle les regarda, ils étaient bruns de type méditerranéen.

- Debout, leur cracha-t-elle en arabe.

Ils la regardèrent apeurés et se redressèrent péniblement. Le camp français se trouvait entre eux et elle. Elle leur coupait toute retraite.

- En avant, je n'hésiterais pas à tirer.

Ils se mirent en marche en titubant. L'un d'entre eux fouilla dans sa poche et en tira un couteau à

Les escaliers de la sagesse

lancer qu'il tenait par la lame. Elle lâcha une rafale au ras de sa tête.

- Lâche ce couteau, tu vas te faire mal. Tu n'as aucune chance. Mains sur la tête, tous les deux et en avant.

Les deux hommes se remirent à avancer. Sophie entendit des pas précipités devant eux. Elle se retrancha derrière un arbre. Ses prisonniers s'étaient arrêtés. On entendit un cri en français

- Halte ou je fais feu!

- Qui va là? Cria Sophie.

- C'est vous mon lieutenant?

- C'est moi. J'ai fait prisonnier ces deux là. Emmenez les au camp.

- À vos ordres!

Les deux hommes eurent leurs mains attachées dans le dos. Les soldats les poussèrent vers le camp.

- Lieutenant! Que faisiez vous en dehors du camp?

- Je cours tous les matins plusieurs kilomètres mon capitaine.

- C'est pas croyable! Mais vous êtes inconsciente, après ce qui a failli vous arriver!

- Je croyais que vos hommes contrôlaient la région
...

Elle n'avait jamais vu le capitaine en colère.

- Écoutez, Lieutenant. J'ai reçu des ordres très stricts vous concernant. Je ne sais pas ce que vous venez faire ici, mais c'est la première fois que je vois un simple lieutenant doté d'un garde du corps

Les escaliers de la sagesse

comme un officier supérieur. Pourquoi'est-il pas avec vous d'ailleurs?

- J'ai laissé ce pauvre garçon se reposer.

- Ce pauvre garçon, comme vous dites, est capable de faire une marche commando avec deux comme vous sur son paquetage. Il ne doit jamais vous quitter.

- À vos ordres.

- Je suis personnellement responsable de votre sécurité, j'ai ordre de vous prêter aide et assistance avec tous les moyens dont je dispose. Cela ne veut pas dire que vous aller mettre toute mon unité en danger pour aller vous promener.

Sophie avait appris à laisser passer une algarade comme celle là, surtout si elle était justifiée. Il la regarda, sa colère s'apaisait.

- Vous êtes un sacré bout de bonne femme Vous auriez pu prendre une arme.

- Vous voyez bien, j'en ai une! dit-elle en tendant le pistolet mitrailleur qu'elle avait pris à ses agresseurs.

- Vous avez réponse à tout. Mais dites-moi, vous les avez sacrément amochés.

- Pas tellement, il n'y a qu'un nez cassé et une ou deux côtes.

- Comment vous le savez?

- Quand les os cassent, ils craquent. Je tiens à les interroger pendant qu'ils sont encore sous le choc.

- Bien, je vais les faire amener dans une tente. Vous voulez de l'aide?

- Non, je crois que sans témoin, ils auront plus peur.

Les escaliers de la sagesse

- Bien, c'est comme vous voulez. Votre garde du corps sera quand même à la porte.

Elle alla passer sa veste de treillis, mis un petit magnétophone dans sa poche, et boucla le ceinturon réglementaire auquel elle accrocha un poignard et un pistolet automatique. Elle pénétra dans la tente où on avait amené les deux prisonniers. Ils étaient recroquevillés à même le sol, le choc commençait à les gagner ainsi que la honte de s'être fait battre par une femme. Le nez cassé s'était arrêté de saigner. Il respirait faiblement.

- Écoutez-moi bien tous les deux, commença-t-elle en arabe, vous êtes deux imbéciles. Vous vous êtes fait battre par une femme, plus personne ne vous respectera. En plus vous avez essayé de me violer, ce que je n'aime pas du tout. Ici, il n'y a pas de journaliste, pas de Croix-Rouge, pas de musulmans, rien. J'ai tous les droits et vous aucun. Je peux vous tuer, vous torturer, personne n'en saura jamais rien.

Elle s'arrêta pour juger de l'effet de son discours. Celui qui n'avait reçu qu'un coup de pied dans le plexus cracha par terre, l'autre commençait à trembler. Les deux hommes étaient barbus, d'une barbe épaisse et emmêlée. Elle mit en marche l'enregistrement.

- Tu n'es qu'une pute française! Tu es morte. Les femmes comme toi, on les éventre et on les donne aux chiens.

- Tiens donc, mais ça parle ça! Attends un peu mon bonhomme. C'est un joujou comme ça qu'il te faudrait, dit-elle en dégainant son poignard. Tu vois, celui-là il coupe. C'est un vrai poignard, pour tuer. Et moi, je sais m'en servir.

Les escaliers de la sagesse

Joignant le geste à la parole, elle le passa sur sa barbe dans son cou en insistant sur la région où on voyait la carotide qui battait à tout rompre trahissant sa peur. Quelques poils de barbe tombèrent.

- Tu vois, il suffirait que je tourne la lame un tout petit peu, et elle pénétrerait. Je couperais ta veine et tu commencerais à te vider de ton sang comme un cochon. Si tu es musulman, tu ne manges pas de cochon, mais nous si; chez nous c'est comme ça qu'on les égorge.

Elle tourna la lame qui fit tomber quelques poils de barbe supplémentaires. L'homme commença à haleter. La lame entama la peau, une odeur infecte emplît la pièce; il venait de faire sous lui.

- Il est à point, se dit-elle. Comment t'appelles-tu?

- Ahmed Bachour.

- Tu es né où?

- Dans un camp de réfugiés en Palestine.

- Que fais-tu là?

- Le mollah nous a dit que c'était servir Dieu que d'aider les frères persécutés par les infidèles.

- Te fous pas de moi, dit-elle en rapprochant le couteau de sa gorge.

- Ma famille est pauvre, chaque fois que je tue un infidèle, le mollah reçoit mille dollars qu'il donne à ma famille.

- Elle vit où ta famille?

- Dans le camp de Goranidyé.

- Et celui-là c'est qui?

- C'est mon frère.

Les escaliers de la sagesse

- Vous êtes venu comment
- En avion, jusqu'à Odessa, ensuite en camion.
- Qui a organisé ce voyage?
- C'est le mollah.
- Il a promis de donner de l'argent à ta famille si tu venais pour tuer des infidèles, c'est ça.
- Tu es sûr qu'il lui en donne?
- C'est un saint homme.
- Je n'en doute pas, il s'appelle comment
- Ahmed AbuBakal.
- C'est vrai insista-t-il avec le couteau sur sa gorge.
- Sur la tête de mes enfants.
- Tu en as combien?
- Cinq.
- Il s'appelle comment ton frère?
- Akim.

Elle sortit de la tente après avoir remis le couteau dans sa gaine et alla trouver le capitaine.

- Capitaine, j'ai quelque chose à vous demander.
- Il faudrait les soigner et les laver.
- Rien que les conventions de Genève ne réprouvent.
- Ensuite, il faudrait les habiller. J'aimerais que leur arme soit envoyée à Paris.

Ensuite, elle se rendit dans sa tente et ouvrit avec une clé qu'elle avait dans sa poche une cantine arrivée le matin de France. Elle en tira une petite antenne parabolique, une sorte de grosse boîte dotée de connecteurs et un casque à écouteurs doté d'un

Les escaliers de la sagesse

micro. Elle brancha rapidement le tout et tourna un bouton. L'antenne se mit à s'agiter pour finalement se diriger vers le sud. Elle brancha son petit magnétophone et déclencha la transmission. Pendant que la bande se déroulait, elle appuya sur un bouton.

- Mes respects, colonel.

- Vous avez fait bon voyage?

- Oui, on devrait installer un clubMed, ici. Je suis en train de vous transmettre la bande de l'interrogatoire de deux tueurs que j'ai arrêté ce matin.

- Vous ne perdez pas de temps.

- Ils ont essayé de me violer ce matin. Je les ai maîtrisés et interrogés.

- Vous savez qui c'est?

- On dirait des chiites palestiniens payés par quelqu'un d'autre.

- J'aimerais que vous vérifiez les noms sur la bande et authentifiez ce qu'ils m'ont donné.

- Rappelez moi dans deux heures.

- Ensuite, j'aimerais les remettre à la Croix-Rouge avec une légende.

- L'état major s'en occupera, contentez-vous de les remettre au capitaine de Beaulieu. Il est connu, pas vous. Restez dans l'ombre.

- À vos ordres.

Deux heures après, lavés et pansés les deux assassins avaient été expédiés à l'État Major en hélicoptère. Sophie reprit la communication avec Paris en phonie.

Les escaliers de la sagesse

- Bravo, Lieutenant. Les noms que vous ont donnés vos deux lascars sont exacts. Ils figurent même dans l'annuaire du téléphone au Liban. Leur imam est déjà connu de nos services. On va s'intéresser d'un peu plus près de son cas.

- Merci, mon colonel.

- Faites attention à vous.

CHAPITRE DEUX

Les VAB français progressaient dans un chemin boueux qui montait vers un petit village. Les hommes étaient cahotés, mais se sentaient faussement à l'abri par rapport à la colonne de couverture qui passait par les crêtes. Un message radio leur parvint que le village où ils allaient semblait calme. Pourtant, on distinguait un ou deux corps sur la grand' place.

Ils arrivaient dans le village en longeant une petite ruelle. En débouchant sur la grand place, ils s'éparpillèrent de manière à se couvrir mutuellement avec leur mitrailleuse.

Un interprète Transylvénien accompagnait les soldats français. La langue parlée était une version de l'ancienruthène.

Un silence étrange planait sur le village. L'église orthodoxe dominait la petite place, la porte était ouverte. Pas un animal n'émettait le moindre bruit.

- 10 hommes avec moi dans l'église ordonna le capitaine.

Les escaliers de la sagesse

Les autres se postèrent aux entrées des ruelles qui menaient à la place. Redoutant toujours un sniper caché sur un toit, les hommes se déplaçaient en courant, leurs rangs résonnaient dans le village silencieux. Un sergent s'approcha des hommes étendus sur la chaussée. Ils avaient été égorgés, leur cou avait été entièrement tranché. Le sang coulait encore sur les pavés.

- Petit bonheur demande Aigle noir.

- Parlez, Petit Bonheur.

- Je suis à côté des victimes sur la place, le sang n'est même pas encore coagulé. Ils ont été tués, il y a dix minutes à peine.

- Ne restez pas à côté, vous êtes une trop belle cible. Visitez les maisons alentour. Assurez-vous qu'elles sont vides.

La section progressait dans l'église. Deux hommes de chaque côté surveillaient les hauteurs de l'église. Le capitaine progressait dans le milieu avec les six autres. Les bancs de l'église étaient vides.

Au fond un autel doré brillait de ses mille feux, les candélabres étaient allumés. Le capitaine se pencha sur le corps. Le pope était recouvert de sa chasuble, scarabée d'or taché de sang. Elle était remontée sur le haut de son corps ainsi que sa soutane. Le bas de son dos semblait fumer, une odeur d'encens emplissait l'atmosphère en se mêlant à celle de la mort. Un encensoir était enfoncé entre ses jambes. Sophie ne put réprimer un haut le cœur.

- Mais qui a pu faire de telles choses?

- C'est ce que nous nous demandons. Comment la haine peut-elle amener à de telles atrocités?

Le portatif à l'épaule du capitaine grésilla.

Les escaliers de la sagesse

- Petit Bonheur appelle Aigle Noir.

- Parlez Aigle Noir.

- C'est, c'est terrible ici, vous devriez venir, bredouilla la voix.

- J'arrive. Continuez à explorer l'église, cherchez s'il y des survivants, méfiez vous des mines ou des pièges, continua le capitaine à l'adresse de ses hommes.

Il sortit à grandes enjambées suivi par Sophie. Le soldat en faction à la porte lui indiqua l'auberge en face. Il entra dans une salle basse voûtée qui évoquait une auberge de montagne telle que l'on peut en trouver dans les montagnes françaises. Les chaises et les tables avaient été renversées. Un jeune soldat sortit précipitamment pour vomir dehors. Une vingtaine d'hommes étaient allongés les uns sur les autres la gorge ouverte. Un escalier partait vers les étages. Un gémissement étouffé leur parvint. Un jeune sergent se précipita dans l'escalier. Sophie l'agrippa par son ceinturon

- Il y a quelqu'un de vivant là-haut! Cria-t-il.

- Oui, mais ce n'est pas forcément un ami, lui répondit-elle.

- Progressez le long du mur, prêt à tirer! Ordonna le capitaine.

Ils avancèrent le long du mur de bois, les marches grinçaient au fur et à mesure qu'ils montaient. Un cri étouffé d'enfant leur parvint. Un couloir menait à différentes chambres de ce qui devait être l'hôtel. Les soldats visitaient les chambres en même temps pour éviter de se laisser surprendre. Sophie pénétra dans la première. Des femmes gisaient en bougeant faiblement, débraillées obscènes.

Les escaliers de la sagesse

- Capitaine, je crois qu'il faut que j'aïlle à la radio.

- Je sais ce que vous avez à faire, faites le.

Elle dévala les escaliers, et se précipita vers l'un des VAB.

- Appelez moi l'état-major, vite!

Le soldat s'exécuta et lui tendit le casque.

- Nous sommes en présence d'une vingtaine de femmes et enfants blessés. Il est à craindre qu'elles aient subi de nombreux viols. La plupart sont en état de choc.

- Et les hommes?

- Tous égorgés.

- Nous vous envoyons deux hélicoptères équipés pour les soins d'urgence. Une colonne sanitaire sera sur place dans la soirée.

Un portatif grésilla.

- Cormoran appelle AigleNoir.

- Parlez Cormoran.

- Je vois les agresseurs qui s'éloignent du village.

- Combien sont-ils?

- Une trentaine, ils viennent de sortir d'un sous-bois.

Sophie se précipita vers l'auberge.

- Capitaine, il faut les attraper.

- Nous ne sommes pas assez nombreux pour cela, Lieutenant. Il nous faut d'abord nous occuper de tous ces malheureux.

- Je peux vous parler en particulier?

- Venez.

Ils sortirent sur la place tandis que les soldats tentaient de réconforter les survivants.

- Capitaine, nous avons besoin de savoir qui sont ces gens.

- Nous le savons déjà, des musulmans.

- Il n'y a pas eu de pareils massacres depuis que les communistes ont repris ce pays aux nazis. Cela n'est pas une motivation suffisante pour faire ça. Nous n'en savons pas assez.

- Bon, je suppose que c'est votre mission. Que proposez-vous?

- Qu'un appareil de reconnaissance les trace discrètement. Pendant ce temps là, nous réunirons des forces suffisantes pour les intercepter.

- D'accord, je me mets en rapport avec l'état-major.

Il la quitta pour pénétrer dans le VAB. Quelques instants plus tard, il ressortit.

- Vous avez l'ordre d'attendre ici qu'un hélicoptère vienne vous chercher. Votre garde du corps reste avec vous pendant ce temps là. Une force d'intervention est en train de décoller. La colonne que nous allons intercepter est suivie par nos moyens de reconnaissance, nous savons tout ce qu'ils font. Nous allons terminer d'explorer le village, chercher d'éventuelles mines.

Une demi-heure plus tard un gros hélicoptère amenait une section d'infanterie qui sauta à terre et s'égaya en courant aux quatre coins du village. Des mitrailleuses furent mises en batterie sur chacune des routes qui y arrivaient. Les autres continuaient une fouille méthodique maison après maison. De

Les escaliers de la sagesse

temps en temps une exclamation d'horreur fusait après qu'un soldat ait ouvert une porte d'un coup de pied. Les gestes devaient ressembler à ceux des massacreurs, mais ceux là étaient venus pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Sophie monta dans l'hélicoptère qui avait amené la section. Tandis qu'ils prenaient de la hauteur, elle aperçut l'appareil médical qui approchait. Sophie s'assit sur le plancher de l'appareil et se mit à sangloter. Son garde du corps lui mit la main sur l'épaule.

- Ça ne va pas, mon Lieutenant ?

- Comment pouvez-vous résister à ça, vous ?

- Je ne peux pas, mon Lieutenant, je ne peux pas.

- Qui peut vouloir un truc pareil ?

- Je ne sais pas, mon Lieutenant, je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que tout à l'heure dans l'église, j'ai été vomir dans un coin.

Le copilote se retourna et lui fit signe de mettre les écouteurs. Elle les décrocha et se les mit sur la tête à la place de son casque.

- Lieutenant Marmont ? Fit une voix.

- Présent.

- Nous avons reçu l'ordre de vous déposer au centre de commandement qui va coordonner l'action que vous avez demandée. L'action est prévue au sortir d'un bois, ils ne peuvent pas faire autrement que de s'engager dans un chemin creux. Le bois est déjà bouclé derrière eux. Ils n'ont pas d'éclaireur, ils s'enfonceront directement dans la nasse.

- Je les veux vivants.

- Nous savons. Nous utiliserons des gaz incapacitants, ils seront en état de vous répondre

Les escaliers de la sagesse

deux heures après. Vous aurez besoin d'un interprète ?

- Si je ne me suis pas trompée, non merci. Dans combien de temps, arrivons nous, sergen ?
Continua-t-elle en s'adressant au pilote.

- Dans un quart d'heure environ.

L'appareil atterrit bientôt dans un champ où se trouvait un véhicule de communication protégé par un VAB et sa section. Sophie sauta à terre, suivie de son garde du corps. Plusieurs officiers et sous-officiers se tenaient devant une table où était posée une carte. Sophie s'approcha.

- Lieutenant Marmont.

- Capitaine Bercier.

- Major Petrovsky.

- J'accompagnais le capitaine de Beaulieu en patrouille, nous savions qu'il y avait probablement eu une attaque puisque la colonne avait été repérée la veille. On n'aurait jamais imaginé ce que l'on a vu.

- Vous savez ce que nous allons faire ?

- Vaguement.

- Pourquoi avez-vous demandé que nous ne vous fassions pas de mal ?

- Nous ne sommes pas en guerre. Il nous est difficile de donner des coups. Nous n'avons le droit d'ouvrir le feu que pour nous défendre. Mais il ne nous est pas interdit de chercher des renseignements. Cela dit, Capitaine, après ce que j'ai vu j'aimerais aussi en faire de la chair à pâté. Quels sont les effets du gaz ?

Les escaliers de la sagesse

- Sommeil immédiat dont la durée dépend de la quantité inhalée.

- Ils comprendront ce qui leur arrive?

- Il y a peu de chance.

- Des effets sur la mémoire?

- Négatif.

- Je peux me mettre en relation avec l'état-major?

- Je vous en prie, Lieutenant.

- Avons-nous un lieu de détention fermé pour une trentaine d'hommes accessible par hélicoptère où je pourrais interroger les prisonniers.

- Affirmatif.

- Personne ne verra rien. Nous tenons le monastère orthodoxe du MontVernajvsky. Il est en haut d'un piton rocheux et les moines l'ont abandonné depuis longtemps. Il y a une cinquantaine de cellules. Le site nous sert de répéteur radio en raison de sa position élevée. Un détachement du génie le remet en état.

- Il est atteignable par un hélicoptère de transport?

- C'est comme ça que nous y allons. Ça vous intéresse?

- Oui. Je souhaite que tous les hommes qui auront participé à l'opération y accompagnent les prisonniers jusqu'à la fin de l'opération.

- D'accord, ce sera fait.

Elle sortit du véhicule. Le capitaine Bercier suivait l'avancement des opérations grâce à un portable. On entendit deux détonations sourdes. Deux aigles

passèrent dans le ciel, indifférents. Il se tourna vers Sophie :

- Tout le monde fait un gros dodo. Faites approcher les hélicos, ajouta-t-il à l'adresse de l'opérateur radio.

L'air sembla s'emplier tout d'un coup d'un puissant vrombissement. Quatre Super Frelon dépassèrent la cime des montagnes et se posèrent près de la lisière de la forêt. Des soldats portant des masques à gaz sortirent du sous-bois en courant en portant chacun un homme endormi. Les mitrailleurs des hélicoptères continuaient à surveiller les alentours. Tour à tour, ils balançaient leur chargement à l'intérieur et montaient ensuite. Elle vit les trente assassins disparaître par les portes ouvertes des appareils suivis de leurs gardiens en deux minutes. Elle courut pour monter dans le dernier. Pendant qu'ils prenaient de la hauteur, les soldats attachaient les pieds et les mains de leurs prisonniers avec des bracelets de plastique. Ainsi même si certains se réveillaient en avance, ils ne couraient aucun risque.

Un quart d'heure après, ils survolèrent le monastère du Mont Vernajvsky. Quelques soldats du Génie étaient sortis en armes pour les accueillir. Vu de haut la cour du monastère semblait bien étroite pour le gros appareil. Deux hommes déroulèrent en courant des bandes blanches qui matérialisaient l'emplacement où ils pourraient atterrir les uns après les autres. L'appareil se positionna au-dessus en calant ses patins sur le grand H blanc au sol et descendit verticalement.

Dès que le sol fut atteint, les portes coulissèrent, ouvertes de l'extérieur. Les prisonniers étaient extraits de l'appareil et portés rapidement dans les anciennes cellules des moines. En levant la tête,

Les escaliers de la sagesse

Sophie s'aperçut que les autres appareils attendaient au point fixe au-dessus de la vallée.

Les cellules se révélèrent assez nombreuses pour que chaque prisonnier soit enfermé dans une cellule individuelle. Le génie avait déjà monté sur les portes des loquets extérieurs en prévision d'une éventualité semblable.

Un capitaine la salua.

- Capitaine de Montembert, 31^e génie.

- Lieutenant Marmont.

- L'état Major m'a demandé de vous aider dans votre mission.

- Je vous demande la plus grande discrétion à propos de cette opération. Ces hommes viennent de massacrer et violer la population d'un village d'une manière particulièrement horrible. Ce sont des assassins de la pire espèce. Je les ai fait amener ici pour les interroger. Ils doivent absolument rester isolés les uns des autres. Ils ne savent pas où ils en sont. Pour les maintenir dans cet état, pouvez-vous leur couvrir la tête de sac de manière à ce qu'il ne puisse pas nous identifier?

- Ce sera fait.

- Les gaz incapacitants vont les maintenir éveillés pendant encore une heure environ; d'ici là y'a-t-il encore un endroit où je puisse me reposer? Je suis en opération depuis l'aube.

- Je vais vous conduire à une chambre; elle donne sur la vallée, vous verrez elle est plein sud, la vue est magnifique.

- Tout le pays est magnifique.

- Vous avez raison, je vous conduis.

Les escaliers de la sagesse

Sophie s'écroula sur un grand lit. Par la fenêtre, on voyait le lointain bleuté où tournaient inlassablement les aigles. Elle dormait profondément depuis une demi-heure, lorsque le bruit des pales d'un hélicoptère qui passait devant sa fenêtre la réveilla en sursaut. Elle se retourna cherchant à se rendormir lorsque des coups frappés à sa porte la réveillèrent tout à fait.

- Mon lieutenant, un hélicoptère vient de nous treuiller votre cantine.

- Entrez, apportez là moi.

Deux soldats entrèrent et déposèrent sa cantine que le capitaine de Beaulieu avait fait apporter depuis le camp. Sophie se dit en se levant qu'on la demandait. Elle ferma sa porte à clé et ouvrit sa cantine. Elle ouvrit la fenêtre sur la fraîcheur du soir de montagne. L'antenne parabolique se dirigea vers la fenêtre, une lumière verte annonça qu'elle avait la communication. Elle chaussa le casque et s'allongea sur le lit.

- Mes respects, Colonel.

- Bonsoir, Lieutenant. Je vois que l'on vous a rapporté vos bagages.

- Je suppose que c'est à vous que je dois cette délicate attention.

- J'avais surtout besoin de vous parler d'urgence. Pour vous mettre en garde. Votre présence est présumée secrète, et vous venez de mobiliser une centaine de personnes pour votre opération, qui plus est, vous faites enlever en pleine nature une trentaine d'islamistes.

- Ils ne savent pas qui les a enlevés et actuellement, ils sont tous aveuglés et isolés. Ils ne

Les escaliers de la sagesse

peuvent absolument pas savoir où ils sont. Pourquoi dites vous islamistes ?

- Parce que nous avons traduit votre cassette et vérifié les renseignements que vous nous avez donnés.

- Et alors ?

- Les noms sont exacts, l'imam Ahmed Abu Bakal est très actif dans les milieux du Hezbollah au Liban. Dans le passé, il a organisé un grand nombre d'attentats contre Israël.

- Pourquoi les Israéliens ne l'ont pas descendu ?

- Nos collègues de Mossad ne cherchent pas la vengeance, mais à obtenir suffisamment de renseignements pour pouvoir atteindre les centres de décision de leurs adversaires. Cet Abu Bakal est très surveillé actuellement, ils ont de gros problèmes financiers pour acheter des armes et des complicités. Ils se sont attaqués à une ambassade américaine, il a commis l'erreur de financer l'opération en passant par une banque des îles Caïmans. Manque de chance, le gérant avait été remplacé par un homme du Mossad qui a vidé le compte.

- Amusant.

- Ce n'est pas tout. Comme tout ce qui lui reste ce sont de pauvres hères du genre de celui qui vous a agressé, il loue leurs services au plus offrant. À la mafia, au cartel de la drogue, etc. Ils doivent déjà savoir que vous avez ces renseignements. Faites attention à vous.

- Pourquoi ? Pas plus que nos soldats, les snipers sont pour tout le monde.

- Non, ils sont désormais pour vous.

Les escaliers de la sagesse

- Pourquoi?
- Vous détenez actuellement, une trentaine d'hommes de manière tout à fait illégale, sans aucune délégation du pouvoir de police.
- C'est une opération secrète.
- Avec les moyens que vous avez déployés, il n'y a plus grand chose de secret.
- Tous les hommes ont été informés du caractère de leur mission.
- Personne ne peut vous assurer que l'on a mobilisé une centaine d'hommes en une demi-heure pour rien. N'importe quel espion pouvait se demander pourquoi les Français s'agitaient tellement pour un village de massacrés. Il y en a tout le temps.
- Que voulez-vous que je fasse?
- Continuez ce que vous avez entrepris. Que comptez-vous faire de ces hommes?
- Les interroger sans me faire voir, les faire se rendormir et les remettre en pleine nature sans qu'ils n'aient rien vu.
- OK. N'oubliez pas qu'à votre place, vos adversaires auraient utilisé d'autres moyens.
- Je sais, mais je me regarde dans une glace tous les matins.
- C'est pour cela que vous travaillez avec nous. Vous avez deux heures pour les interroger, ensuite dodo et retour sur le plancher des vaches. Je vais faire mettre les hommes au secret pendant trois semaine au moins.
- Comment ferez-vous?

Les escaliers de la sagesse

- Crapahuter en pleine nature sera excellent pour leur santé et leur fera oublier un peu l'horreur qu'ils ont vécue avec vous. Vous me rappelez dans deux heures, je passe la nuit à mon bureau.

- À vos ordres.

Sophie refermait son matériel, pendant que l'ordonnance du capitaine Bercier venait l'avertir que les assassins se réveillaient. Elle redescendit et s'approcha de la première cellule. L'homme bougeait faiblement dans la pénombre. Elle décida de s'adresser à lui en arabe.

- Nous savons ce que tu as fait, nous avons prévu de vous pendre tous ce soir, de la part des petites filles violées du village.

- Ce n'est pas moi, moi j'ai égorgé le prêtre dans l'église.

- Et l'encensoir dans le cul, c'est toi aussi?

- Oui.

- D'où viens-tu?

- Du Liban.

- Où au Liban?

- Sour

- Tu es libanais?

- Oui, je suis chrétien.

- Pourquoi tu as fait ça?

- Je n'ai jamais connu que la guerre au Liban, je ne sais rien faire d'autre. Alors je fais ça pour gagner ma vie.

- Qui te paye?

Les escaliers de la sagesse

- Et puis quoi encore ? Si je vous le dis, je suis fini.
- De toute manière, tu es fini.
- Vous croyez ?
- On sait qui tu es, on a tes papiers, tout.
- Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que ceux qui s'en tirent le mieux sont les gens comme nous.
- Que veux-tu dire ?
- Rien, vous verrez. Ce n'est pas la peine de me torturer, je ne sais rien.
- Qui vous a envoyé en Transylvanie ?
- Un homme m'a abordé dans une rue et m'a promis 10 000 dollars si je montais dans un camion pour ici. Je ne devais pas poser de question.
- Ensuite ?
- Nous sommes allés jusqu'à un petit aéroport dans la campagne, nous sommes montés dans un avion et nous sommes allés jusqu'à Odessa.
- Tu étais censé rester combien de temps ?
- Trois mois.
- Quelle somme t'a-t-on promise au total ?
- 80 000 dollars.
- Tu sais que j'ai tout pouvoir sur toi ?
- Je sais.
- Tu ne sembles pas avoir très peur.
- Après ce que j'ai vécu au Liban, je n'ai plus peur de rien.
- C'était la guerre.

Les escaliers de la sagesse

- Sabra et Chatila, c'était la guerre? C'est la même chose.

- Mais pourquoi ?

- Il y avait un boulot à faire, je l'ai fait, c'est tout. Vous pouvez me tuer, si vous voulez.

Sophie se retourna et fit signe au soldat. Ils sortirent en verrouillant la porte. Les autres interrogatoires donnèrent à peu près la même chose. Elle put établir un portrait robot du recruteur. Dans une cellule, elle eut une surprise; l'homme lui répondit en arabe avec un fort accent ruthène. Elle décida de le photographier. À l'heure dite, elle était à nouveau en communication avec le colonel. La photo partait en même temps que ses paroles, et l'enregistrement des interrogatoires.

- Ce sont des chrétiens du Liban.

- Tiens, tiens.

- Pourquoi ?

- Il y a deux semaines, on a retrouvé les traces d'un violent combat ayant fait de nombreuses victimes entre factions rivales de musulmans. Les corps n'ont pas été identifiés, à vrai dire, on n'a pas tellement essayé. C'était peut-être une rencontre en chrétiens et palestiniens. Dans la cassette, nous avons de quoi bâtir un portrait robot du recruteur.

- Bien, Lieutenant. Rentrez à Kolenia , dormez dans un vrai lit et partez pour Paris par le prochain vol.

Sophie coupa la communication. Elle savait maintenant ce qu'est la peur pour un agent secret. Mais, elle ne croyait pas qu'elle serait plus en sécurité à Paris.

CHAPITRE TROIS

Sophie avait posé son lourd bagage dans une chambre d'hôtel. Les libanais avaient été renvoyés dans le royaume de Morphée et déposés où on les avait trouvés. Les soldats étaient partis immédiatement en haute montagne, théoriquement pour courir après des contrebandiers. Elle déambulait dans les rues de cette ville mythique, qui servait de cadre aux romans qu'elle dévorait. Le sombre minaret transformé en clocher de la cathédrale Sainte Sophie s'élançait vers le ciel. Quand les Autrichiens avaient libéré la ville des turcs, ils s'étaient empressés de décider qu'on ne dirait plus Allah, mais Dieu. Le muezzin avait été remplacé par une cloche. Le soir tombait, les voitures s'arrêtaient aux contrôles tenus par des soldats en gilet pare-balles. Elle n'en portait pas, pour la première fois depuis deux jours. L'air printanier méritait la réputation romantique de cette ville. Les rues du soir ne semblaient parcourues que par des couples qui avaient choisi d'oublier la guerre en s'aimant. « Ils ont bien raison, se dit elle », elle

Les escaliers de la sagesse

n'osait pas s'avouer qu'elle aurait bien voulu en faire autant. Les hommes de Transylvénie semblaient grands. Le plus souvent, ils arboraient des cheveux bruns et des yeux bleus dans lesquels elle aurait désiré se perdre. Dans le renfoncement d'un mur, elle avisa un escalier faiblement éclairé qui descendait dans une espèce de cave. Un son de violon s'en échappait. Un couple de jeunes gens de son âge descendit derrière elle. « Je rêve » murmura-t-elle. Des tables rustiques et des chaises accueillirent les clients, un petit espace libre servait de piste de danse. Deux violonistes tziganes passaient entre les tables, les convives leur glissaient des billets de cent dollars. Un homme en chemise flottante boutonnée sur le côté, la salua en français et lui proposa une table en lui souriant. Une chanteuse blonde aux yeux bleus comme elle s'avança. Elle n'avait pas de micro, mais n'en avait pas besoin. Sa voix forte faisait vibrer les verres comme les cœurs. Sophie se laissa envahir par la musique. « Peut-être qu'ils chantaient comme cela. Elle pensait au pape et aux chœurs orthodoxes, aux petites filles qui devaient chanter à l'église le dimanche. Une larme coula sur sa joue.

Un homme s'approcha d'elle.

- Vous comprenez notre langue, lieutenant?

- Pourquoi?

- Vous pleurez.

- Je ne vois pas le rapport.

- Cette chanson est une chanson triste. Vous voulez que je vous la traduise? C'est l'histoire d'une jeune fille chrétienne qui rencontre un turc et en tombe amoureuse. Un jour les Autrichiens arrivent et les Turcs s'en vont. Comme elle n'aime que lui, elle veut le suivre. Alors son père la rattrape, tue le

Les escaliers de la sagesse

Turc et l'enferme dans sa chambre. De désespoir, elle se laisse mourir de faim. Elle était la fille unique de son père qui l'aimait tendrement. Après sa mort, son père se pendit dans sa chambre. Depuis, on raconte que l'esprit de son amant fait sonner la cloche de la cathédrale de Kolenia à chaque anniversaire de sa mort. La légende dit qu'elle était si grande et si belle qu'aucun des garçons de Kolenia n'osait lui faire la cour, c'est à cause de sa beauté qu'elle est tombée amoureuse d'un turc et c'est ce qui fit son malheur.

- Non, je ne la comprends pas.

- Pourquoi pleurez-vous alors?

- Vous savez qui je suis?

- Un très belle femme qui est de plus lieutenant dans l'armée française si j'en juge par votre uniforme.

- Alors, vous savez ce que nous faisons ici.

- Oui, je le sais.

- Chaque jour, chaque soldat français pleure.

Une musique lente remplaça la chanteuse et quelques couples se formaient sur la piste.

- Je ne puis pas vous consoler, mais si vous voulez bien accepter cette danse.

Sophie décida de se laisser aller. Les violons l'entraînaient dans un élan de tendresse charnelle. La violence absurde de ces derniers jours, ce qu'elle avait appris, tout tournait. Quelques jours auparavant, elle était une des rares mais brillantes élèves officier féminine dans l'une des armées les plus dures du monde. Quelle qu'en soit la rigueur, il n'y avait pas de mort autour d'elle, le week-end elle retrouvait la tendresse des siens dans un pays qui

Les escaliers de la sagesse

n'avait pas connu la guerre depuis plus de cinquante ans. Elle se retrouvait dans une cave enlacée avec un parfait inconnu qui lui avait raconté une belle histoire de sa belle voix grave. Malgré tout, elle avait l'impression de revenir dans un monde sensé, où un bel homme peut danser avec une jeune fille même si celle-ci est habillée en treillis. Elle le regarda dans les yeux.

- Et à part consoler les jeunes filles en pleurs, qui êtes vous Monsieur?

- Je m'appelle Piotr Bortovsky et je suis chanteur.

- Chanteur ?

- Vous savez, à part la guerre, la musique est une de nos activités principales en Transylvénie.

- Et vous chantez quoi, Monsieur le chanteur ?

- Vous allez l'entendre après cette danse.

- Vous travaillez ici ?

- C'est beaucoup dire. La seule chose que j'ai au monde est ma voix, elle me paye mes repas. Et vous ?

- Moi, ça se voit sur mes vêtements. Je suis lieutenant dans l'armée française.

- Et que faites-vous en Transylvénie ?

- La même chose que mes petits camarades.

La musique s'arrêta, on annonça Piotr Bortovsky. Il se leva et de sa place commença un chant grave. Il se révéla avoir une chaude voix de basse qui ressemblait aux basses russes. Le rythme s'accéléra. Toutes les conversations s'étaient arrêtées. Sophie s'aperçut qu'il chantait a capella. Sa voix emplissait l'espace de la cave, elle ne voyait plus que lui. Le rythme s'accélérait. Parvenu à un maximum de

vitesse, il commença à tenir une note. Le volume était toujours aussi intense, sa voix ne tremblait pas. Les spectateurs s'étaient immobilisés, son émotion emplissait la pièce. Sophie ne pleurait plus, sa bouche se détendait en s'ouvrant, prise par l'étrange force de cette voix qui s'exprimait en Ruthène. Elle se sentait attirée vers cet homme qui exprimait toute l'émotion de son pays avec les seuls moyens qu'il possédait: sa voix. Il tenait toujours la note, Sophie en était à souhaiter qu'il ne s'arrête jamais. Sans reprendre son souffle, il reprit le cours des paroles. Le monde semblait se remettre à bouger. Sophie cligna des yeux, les autres souriaient. La chanson se termina. La petite salle sembla se réveiller, hommes et femmes applaudissaient frénétiquement. Le serveur apporta les consommations en arborant un large sourire. Le visage de Piotr luisait de sueur. Il revint s'asseoir à la table de Sophie. Elle surprit les regards d'autres femmes, elle en sentit le désir et l'envie. Prenant un mouchoir, elle lui épongea le front, cet homme devait risquer de se faire violer chaque fois qu'il chantait. Il fallait être Sophie, pour oser aller en uniforme dans une boîte de nuit à Kolénia. Si le colonel la voyait... Et alors? C'est pour ça, qu'il l'avait embauchée, parce qu'elle ne faisait rien comme tout le monde.

La commissure de ses lèvres brillait et tremblait un peu, il était essoufflé. Elle les essuya soigneusement, lui saisit la tête à deux mains et l'embrassa. Il se laissa faire.

- Tous les lieutenants français sont comme ça dit-il

- Pas tous, seulement les blondes aux yeux bleus, et il n'en y a qu'une dans toute l'armée française.

- Où vous avez appris à embrasser comme ça

Les escaliers de la sagesse

- À l'école interarmées de Saint-Cyr Coëtquident.

- Vraiment ?

- Oui, tous les autres élèves étaient des hommes. J'ai eu de quoi m'entraîner.

Ils rirent sans retenue. Leurs yeux brillaient.

- Mais que faites-vous dans ce pays ravagé par la guerre ?

- Mon métier de soldat. Mais pourquoi faites-vous la guerre ?

Sophie commença à lui en vouloir, son ton était redevenu plus sec, plus professionnel. La récréation était terminée. Sophie Thibaudot alias Lieutenant Valérie Marmont en mission de renseignement en Transylvénie continuait sa mission de renseignement. Elle évita de laisser ses traits se durcir, même si elle revenait à la réalité.

- Nous ne faisons pas la guerre.

- Pardon ?

- Cela fait deux mille ans que nous vivons ici. Nous sommes tous slaves, certains sont musulmans, d'autres sont chrétiens orthodoxes, la question des Balkans est terminée depuis soixante ans. Et encore, elle n'a jamais vraiment existé.

- Vous êtes sûr que vos concitoyens partagent votre point de vue ?

- Pas vraiment. Il y a des groupes qui distillent la haine et participent aux massacres. Chaque fois qu'il y a eu un massacre, on les voit apparaître et distribuer des armes. La majeure partie de la population ne vise qu'à vivre en paix.

- Pourquoi cette guerre, alors ?

Les escaliers de la sagesse

- Mais enfin, vous êtes naïfs vous les occidentaux. Pour nous la seconde guerre mondiale s'est terminée, il y a deux ans. Où croyez vous que soient passés ceux qui pendant cinquante nous mettaient en prison parce qu'on avait brûlé un cierge à l'église ou qu'on avait appris le notre père aux enfants?

- Que voulez-vous dire?

- Les Allemands ont massacré un certain nombre de villages pour faire de la place pour leurs colons. Ceux qui en ont réchappé se sont réfugiés dans la montagne et ont formé des mouvements de résistance. La moitié étaient des partisans du roi de Transylvénie, l'autre beaucoup moins nombreux des communistes. Les communistes savaient où étaient les résistants du roi et les dénonçaient aux Allemands. Quand l'armée rouge est arrivée, les villages qui avaient aidé les résistants du roi ont été rayés de la carte.

- On ne sait rien de tout cela en occident.

- Dans vos livres d'histoire, ils se font prendre pour des héros de la résistance anti-nazie. Où croyez-vous que sont passés tous ceux qui ont fait ça? Nous n'avions pas l'armée américaine pour organiser un procès de Nuremberg. Où croyez vous que soient passés ceux qui tenaient les camps des communistes?

- Dites moi...

- On les connaît très bien, ce sont les mêmes qui organisent les nouveaux camps que vos journalistes ont découverts. Mais si vous y allez, vous verrez qu'ils ne sont pas neufs.

- Pas neufs?

- Les bâtiments ont un peu plus de cinquante ans pour certains. Ce sont ceux des nazis, quelquefois.

Les escaliers de la sagesse

En fait, il y a plus de camps que du temps des nazis. Le plus drôle est que vos journalistes ont fait semblant de s'apercevoir que ces camps existaient il y a deux ans. Vous savez comment on appelle un journaliste occidental ici?

- Dites moi ?

- C'est une expression ruthène qu'on pourrait traduire par le fou du village, le comique de service si vous voulez.

- Vous dites que vous ne faites pas la guerre?

- Certains la font, ce sont les anciens collaborateurs des communistes aidés par les repris de justice.

- Les repris de justice?

- Avant dans les camps, on mélangeait les politiques et les simples criminels. Ces derniers aidaient l'administration du camp à persécuter les politiques. Quand les communistes sont partis, on a libéré les prisonniers, tous les prisonniers.

- Quand vous dites les communistes sont partis, que voulez-vous dire?

- Avant le gouvernement était tenu par une bande de voyous qui vivait richement sur le pays pendant que nous crevions de faim dans nos montagnes. Un jour, les voyous ont déclaré que nous n'étions plus communistes. Alors le grand patron ne s'appelait plus secrétaire général du parti, mais président de la république. L'assemblée du peuple s'est appelée du jour au lendemain chambre des députés. On avait toujours des ministres et des vice-ministres pour un empire. Les camps se sont vidés et se sont remplis trois mois après.

- Et la guerre a commencé?

Les escaliers de la sagesse

- Non, vous vous en êtes aperçus et vous avez commencé à nous faire la leçon pour nous dire que ce n'est pas bien. Avant, on venait nous chercher dans nos montagnes pour acclamer vos chefs d'état quand ils venaient serrer la main du voyou en chef. Et vos journalistes racontaient que le peuple acclamait les voyous avec enthousiasme. Maintenant, on voit apparaître vos équipes de télévision qui font des reportages moralisateurs derrière vos soldats. Vous ne verrez jamais une équipe de télévision aller voir un camp, pas plus que vos soldats.

- Vous ne nous aimez pas, hein?

- Personnellement, j pense que vous êtes le plus joli soldat que j'ai jamais vu, mais vos camarades évitent d'être trop curieux.

- Que voulez-vous dire?

- Vos troupes arrivent toujours après le massacre, jamais avant. Et si jamais, il y a une erreur, vous envoyez un véhicule léger avec une mitrailleuse et six hommes alors que tout le monde sait qu'en face il y a un char lourd et trois cent hommes.

- Vous exagérez!

- Non, ici on aime bien vos soldats parce qu'ils risquent leur vie. Vous êtes au courant pour les soldats français qui ont été massacrés?

- Oui, bien sûr. Vous savez pourquoi, ils ont été tués ? demanda Sophie.

- Non.

- Ils s'étaient mis sur une hauteur et avaient assisté au massacre d'un village. On avait entendu à la radio ce qu'ils faisaient. Sur le chemin du retour, il y avait un char lourd qui les attendait.

Les escaliers de la sagesse

- Comment vous savez ça, vous?
- Tout le monde le sait ici.
- Pourquoi ne le dites vous pas alors? Il y a des caméras de télévision à tous les coins de rue.
- Parce que quand on le dit, la transmission est coupée, ou le traducteur dit autre chose.
- Mais l'armée française veut savoir aussi!
- Vous croyez? dit-il avec un grand sourire.
- Mais pourquoi vous me dites tout ça?
- Parce que quand je vous ai vu, j'ai eu envie de vous embrasser. Vous savez, nous les slaves, nous sommes des gens de passion.
- J'ai envie de marcher un peu, vous venez?
- De toute manière, une femme ne devrait pas sortir la nuit seule.
- Ah oui? répondit-elle en riant de toutes ses dents blanches.

Ils montèrent l'escalier en se tenant par la taille. Le violon avait repris derrière eux, on ne l'entendait plus que faiblement. Ils sortirent dans la rue. Un VAB stationnait dans la rue. Il l'attira à lui, elle était grande, lui aussi. Les nuages de condensation de leurs souffles se mêlaient illuminés par un rayon de lune. Elle inclina la tête pour l'embrasser. Elle était presque plus grande que lui. Pendant qu'il l'embrassait, elle gardait les yeux ouverts, ce qui lui permit de regarder par-dessus son épaule. Un point rouge se déplaçait sur sa main et remontait vers sa tête. Elle contracta ses abdominaux, agrippa Piotr sous les bras, le souleva, faucha ses jambes et s'écroula avec lui. Un cri guttural sortit de sa gorge. Un sifflement se fit entendre au-dessus de sa tête, une balle s'enfonça dans la maçonnerie de

Les escaliers de la sagesse

l'immeuble qu'ils venaient de quitter Piotr semblait surpris qu'une femme eut pu faire cela. On entendit une course rapide dans la nuit.

- Ça va mon lieutenant?
- Oui, la balle est passée au dessus de nous.
- Venez dans le VAB vite !

Ils coururent se mettre à l'abri du blindage léger. Le véhicule démarra et les emmena jusque dans la cour de l'état-major.

- Je suis désolée, vous ne pouvez pas me suivre où je vais.

- Bien sûr, bien sûr. Merci de m'avoir sauvé.
- Adieu
- On se reverra ?

- Je ne crois pas, vous m'avez fait passer une très bonne soirée. Adieu, répéta-t-elle en se détournant.

Elle entra dans les bâtiments. Un escalier, au bout d'un couloir, menait à l'étage où elle avait sa chambre. Le lendemain, elle devait se lever tôt. Elle monta quatre à quatre. Au milieu du couloir à l'étage, elle sentit une présence. Un homme lui coupait toute retraite vers l'escalier. Il avançait tranquillement vers elle. Elle se retourna, au fond de l'escalier un autre homme s'approchait.

- Sécurité militaire, veuillez nous suivre.
- Montrez moi, vos cartes.
- Cela suffit-il? demanda-t-il en exhibant un superbe Colt Python prolongé d'un silencieux.

Il descendirent l'escalier. Sophie écoutait leurs respirations, détectait leurs inspirations et leurs expirations. Elle marchait du même pas que celui

qui était derrière elle. L'autre marchait devant et n'avait pas sorti son arme. Son suiveur était imprudent, par peur sans doute de la perdre, il se collait presque à elle. Ils longèrent le mur du couloir. Entre deux portes successives, Sophie entendit les portes de devant et derrière craquer. Il y eut un souffle et deux hommes surgirent. Sophie tournoya, son bras gauche balaya le Colt au silencieux trop long et trop lourd, le tranchant de sa main droite s'abattit sur une carotide. En terminant son mouvement, elle saisit l'arme de la main gauche en pointant le canon vers le mur. L'homme s'affaissa. Sa main droite continua son chemin et revenant en arrière écrasa la nuque de l'autre. Le tout n'avait pas duré une demi-seconde. Elle reprit l'arme par la crosse, arma le chien, et pointa le canon devant elle. Un saut de côté la propulsa de l'autre côté du couloir; de cette manière, elle pouvait voir d'un seul coup d'œil ses deux nouveaux interlocuteurs.

- Je ne vois vraiment pas pourquoi le colonel voulait absolument que l'on vienne la protéger d'urgence dit un jeune homme en blazer bleu marine.

- C'est vrai, elle n'a pas franchement besoin de nous, lui répondit un autre habillé de flanelle.

- Vous deux, au lieu de vous payer ma tête, aidez-moi à emmener ces deuxzigotos.

- Et en plus, elle a du souffle.

- Je dirais même plus, elle a mauvais caractère.

Le premier prit l'un des deux endormis par les épaules et le rentra dans la pièce derrière lui. Sophie désarma le Colt, le passa dans sa ceinture et se fit aider pour l'autre.

Les escaliers de la sagesse

- Service action. Le colonel nous a envoyés ici pour vous aider à vous en sortir.

- J'ai besoin d'aide?

- Sans nous, le nombre d'heures vous restant à vivre est très limité.

- On a le temps d'interroger ceux là d'abord?

- Permettez que je vous présente voici Valentin Colutiani, dit l'Enfoiré très connu à Nice comme racketteur. Même en Corse, on n'en veut plus. Vous lui avez réglé ses problèmes pour toujours. Si je puis me permettre, vous avez des doigts de fée, mon Lieutenant.

- Et voici, Boris Trolyakov dit Jack l'Eventreur. Même à SaintPetersbourg, on n'en veut plus.

- Et que me voulaient-il?

- Comme tout le monde, ici. Vous tuer. C'est ce que nous allons faire, d'ailleurs.

- Pardon ? dit-elle en portant la main à son Colt.

- Il plaisante, on va utiliser vos vêtements que l'on va mettre à un cadavre défiguré pour faire croire à votre mort. Un patrouille vous retrouvera cette nuit.

- Vous allez le trouver où ce cadavre? Et ces deux là ?

- Vous les avez tués tous les deux. Apparemment, vous êtes tombés sur deux cardiaques. Les mines de sel ici sont pleines de gens dans leur genre, il paraît que ça conserve.

- Et le cadavre, il est où?

- Dans la pièce à côté. Déshabillez-vous'il vous plaît. Entièrement. Vous avez des vêtements civils à votre taille dans la valise qui est là-bas, ainsi qu'une perruque.

Sophie se déshabilla, les deux jeunes hommes n'en perdirent pas une miette. Quand ils virent sa musculature saillante, ils se dirent qu'ils n'étaient pas de taille et se détournèrent. Quand, elle eut enfilé le jean et le pull-over qui se trouvaient dans la valise, les deux jeunes gens emmenèrent ses anciens vêtements, même le linge intime dans la pièce d'à côté. En revenant, ils constatèrent qu'elle avait mis la perruque. Ils descendirent dans la cave et sortirent dans une petite rue apparemment déserte, où une voiture stationnait tous feux éteints avec deux hommes à son volant.

- Maintenant, à la voiture. Non, pas derrière dans le coffre.

Même si le coffre des vieilles Cadillac blindées est grand, il est loin d'être confortable. Au premier virage pris sur les chapeaux de roues, sa tête alla cogner contre la roue de secours. Au bout d'un quart d'heure, elle pensait à ce qu'elle ferait au chauffeur si elle en réchappait. Les cahots cessèrent, on devait être sur une route. Elle sentit la voiture qui accélérât, bientôt, on monta rapidement une pente assez raide et on s'arrêta. Un grondement emplissait l'espace tout autour de la voiture. Le coffre s'ouvrit et on la regarda avec un grand sourire.

- Bienvenue à bord, madame! dit-il en lui tenant la main.

Elle sortit en se tenant à cette main secourable. On la conduisit vers un coin de l'appareil où se trouvaient des sièges dotés de sangles. Elle reconnut le pilote qui l'avait larguée à deux mètres du sol pour ne pas risquer son train d'atterrissage. Elle se

sangla sur son siège et attendit la suite des opérations. Bientôt, elle s'endormit.

Elle se réveilla à Villacoublay, elle s'aperçut que l'on avait mis des rideaux à la Cadillac qui l'avait amenée. On la pria d'y remonter. Le hayon arrière s'abaissa, la voiture sortit en marche arrière. Les quatre hommes qui l'avaient convoyée se trouvaient dans la voiture. On l'emmena vers les hauteurs de Meudon, où ils entrèrent sans s'arrêter dans le garage d'un petit pavillon.

- Je vous en prie, lui dit l'un des deux hommes en lui ouvrant la portière. Veuillez me suivre.

- Merci.

- Le colonel a été retenu par une réunion impromptue au Ministère de la Défense. Il souhaiterait que vous lisiez les journaux en l'attendant.

Elle s'assit sur un canapé, et prit un magazine photographique. Elle remarqua sa photo en première page. « Le blond lieutenant français assassiné » présentait sa photo dans les rues de Kolenia. Elle se dit qu'elle n'avait jamais mis les pieds à cet endroit là. À l'intérieur, on montrait son cercueil qui descendait d'un Transall recouvert du drapeau tricolore et porté par des commandos de l'air en grande tenue. On voyait également sa photo riant avec des camarades en opérations dans les montagnes de Transylvénie. « Là non plus, je n'ai jamais mis les pieds. ». La première page des autres journaux montrait également sa photo.

- Le colonel va vous recevoir.

- Comment va notre blonde lieutenant?

Les escaliers de la sagesse

- Que s'est il passé?

- À vrai dire, votre excellent travail n'a pas été du goût de tout le monde. Une écoute téléphonique qui avait un autre but a découvert qu'il y avait un contrat sur vous.

- Vous m'avez sauvé la vie.

- C'est mon travail, le vôtre est dangereux. Quand on le peut, il y a toujours un deuxième échelon derrière vous. Mais il y a autre chose quand vous avez retiré vos vêtements, nos hommes ont fouillé les poches pour s'assurer qu'elles ne contiennent que ce qu'elles étaient censées contenir.

- Et alors ?

- Voilà ce qu'on y a trouvé.

Le colonel se pencha et lui tendit un grand sachet en plastique contenant quelques doses de poudre blanche.

- C'est ?...

- C'est.

- Je crois savoir d'où ça vient.

- Nous le savons, enfin jusqu'à un certain point. Le chanteur qui vous a raccompagné à la caserne était très connu des anciens service de police du pays. Comme beaucoup de repris de justice, il avait été embauché par la police secrète pour servir de provocateur. Avec les talents que vous lui connaissez, il avait un certain succès. Actuellement, il travaille toujours pour ses anciens patrons qui se sont reconvertis dans la pègre.

- C'est lui qui m'a mis de la poudre dans la poche ?

- Oui.

Les escaliers de la sagesse

- Mais quel intérêt? La poudre, puis la tentative d'assassinat.

- La première était probablement bidon. Avec un fusil à laser de nuit, on ne rate pas aussi bêtement un objectif de nuit. Par contre, occupée que vous étiez à soulever un homme de quatre-vingt dix kilos, vous n'avez pas senti l'insertion des sachets. Nous pensons que la seconde attaque à la caserne vient d'une autre direction. Vos agresseurs que vous avez tués étaient probablement indépendants de ceux qui ont tenté de vous mouiller dans une affaire de stupéfiants. Vous avez du déranger deux filières différentes. En deux jours, vous n'y allez pas de main morte.

- Si vous aviez vu ces pauvres gens.

- Cela doit être assez éprouvant. Nos hommes restés là-bas voient ça tous les jours. On est quelque fois obligé de les rapatrier pour éviter les dérives.

- Qu'est-ce que je fais maintenant?

- Vous avez rendez-vous avec notre visagiste qui va vous confectionner une nouvelle silhouette, de même vous allez rencontrer notre fabricant d'identité qui va vous faire apprendre votre nouvelle vie. Cela durera une semaine pendant laquelle vous pourrez vous reposer. Pendant ce temps, vous resterez au secret ici. Et ensuite, vous intégrerez votre nouveau domicile qui se trouve à côté de vos nouveaux bureaux.

- Et le lieutenant Marmont?

- Le ministre de la Défense prononcera son éloge funèbre aux Invalides pendant une messe de requiem qui y sera dite pour le repos de son âme par

Les escaliers de la sagesse

le grand aumônier de France. La cérémonie sera intégralement retransmise à la télévision.

CHAPITRE QUATRE

Armelle Lethellier pénétra dans l'immeuble du boulevard Haussmann où elle travaillait. Elle habitait à deux pas, ce qui lui permettait de se consacrer à ce nouveau travail qui la passionnait. Ses vêtements bouffants ne permettaient pas de se rendre compte de sa corpulence. Ses hauts talons lui imposaient une démarche retenue et un peu compassée. Elle monta par l'escalier, vieille habitude évitant d'être surprise. Elle sonna à la porte des bureaux au premier étage au-dessus de l'entresol. Une serrure électrique bourdonna. Elle entra et salua l'huissier. Son bureau situé au fond d'un long couloir donnait sur la cour. Officiellement, l'entreprise, la SOCOMES, qui venait de l'embaucher comme courtier international était spécialisée dans le commerce avec les pays de l'Est. Pratiquant cette activité depuis cinquante ans, elle possédait la confiance de nombreux contacts en Russie, en République Tchèque, en Pologne, en Hongrie, bref, dans tous les pays de l'ancien pacte de Varsovie. Armelle était tout particulièrement chargée des

affaires discrètes avec ces pays. Les anciens pays du pacte de Varsovie regorgeaient d'armes et manquaient cruellement de devises. Ils les vendaient contre des dollars au plus offrant. La SOCOMES les revendait à ceux qui en avaient besoin. Apparemment, beaucoup de gens avaient un besoin urgent d'armes. Une transaction d'achat faite le matin dans un quartier d'une ville d'Europe centrale pouvait être équilibrée l'après-midi même par une vente conclue dans un autre quartier de la même ville. En prenant possession de son nouveau bureau, Sophie trouva un épais dossier que le colonel lui avait fait déposer. Il contenait les rapports d'intervention des différentes unités qui avaient été amenées à se trouver sur les lieux d'un massacre en Transylvénie. On remarquait qu'ils arrivaient en général deux heures après la fin du drame. La quantité de moyens hélicoptés ainsi que la concentration de systèmes de détection avancée rendaient incompréhensible cette constatation. En effet, un AWACS américain tournait en permanence sur les lieux, il était censé détecter tous les mouvements de troupes et encore plus ceux impliquant du matériel lourd. Pendant la guerre du golfe, le moindre avion irakien était détecté au décollage et abattu dans les minutes qui suivaient. On connaissait également la position exacte des troupes au sol. De plus un satellite militaire avait été positionné sur le pays et photographiait toutes les deux heures le pays en détail. Lorsqu'une troupe approchait d'un village, elle était forcément détectée. On envoyait alors des VAB en petit nombre. Les routes de montagne en mauvais état ralentissaient leur progression.

Il était techniquement possible d'envoyer un escadron hélicopté dont le temps de réaction était bien plus court.

Les escaliers de la sagesse

- Mes respects, colonel
 - Bonjour, lieutenant.
 - Je vous remercie de votre dossier..
 - Des choses intéressantes?
 - Oui, non, je ne suis pas sûr. J'ai quelque chose à vous demander.
 - Je vous écoute.
 - Je souhaiterais l'enregistrement des communications avec l'AWACS et le deuxième bureau.
 - Avec l'AWACS, je ne peux pas, ce ne serait pas discret. Avec le deuxième bureau, je vous les fais parvenir tout de suite.
- Une demi-heure après, les documents se trouvaient sur son bureau.
- Voyons, 15 janvier: Ordre au 3° escadron du 32° dragons de se porter vers le village de Vlavna à 8 heures. Arrivée sur les lieux à 10 heures. Corps encore chauds. Le lendemain: 16 janvier Ordre à la 2° compagnie du 3° RCP de prendre position au village de Tbilissi à 7 heures. Arrivée à 8 heures. Dix blessés décèdent sous les yeux des soldats qui ne sont pas équipés pour leur porter secours.
- Le reste était à l'avenant. L'heure de l'ordre était telle que le forfait avait le temps de se terminer pendant la durée de l'approche. Le téléphone sonna.
- Lieutenant?
 - Colonel ?
 - Je viens de vous envoyer un porteur avec le compte-rendu de notre station d'écoute d'Odessa.
 - Je croyais que nous ne pouvions pas les avoir.

Les escaliers de la sagesse

- Non, mais les analystes que je suis allé voir après votre coup de fil m'ont appris que nous analysions les communications de cette région. Les communications de l'AWACS ne sont pas notre cible, mais nous les avons enregistrées en même temps que le reste. Casser un code américain est toujours un plaisir pour nous.

- Merci, colonel.

On frappa à la porte, on lui apporta le dossier. Un quart d'heure après, elle rappelait le colonel pour obtenir un entretien d'urgence.

- Alors lieutenant?

- Le problème est chez nous, colonel.

- Que voulez-vous dire?

- Les Américains nous préviennent lors des manœuvres d'approche des assassins, soient entre deux et cinq heures avant chaque action. Nous sommes prévenus du déroulement de l'action. Les transmissions radio des assassins sont écoutées et traduites au fil de l'eau. La plupart parlent arabe sans se cacher. Elles ne sont même pas cryptées.

- Et alors ?

- Les ordres de mouvement parviennent à nos unités, alors que l'action est déjà commencée. Dans ces régions, avec des moyens terrestres, il est impossible d'être sur les lieux en moins de deux heures. Nos troupes ne peuvent jamais que constater les dégâts.

- À qui en avez-vous parlé?

- À personne.

- Les documents?

- Dans mon coffre.

- Le code ?
- C'est moi qui l'ai mis.
- Le modèle du coffre ?
- Ancien.
- Voilà ce que vous allez faire. Prenez ce détecteur d'écoute et faites un test rapide sur votre bureau. Analysez également votre bureau et appelez moi sur votre portable.

Sophie rentra à son bureau. Dans l'entrée, elle nota un écran vidéo qui donnait l'image du palier. Or, il n'y avait pas de caméra vidéo visible, on utilisait donc une fibre optique dissimulée dans une moulure. Il pouvait en être de même dans son bureau. Sa porte n'était pas bien fermée, elle se souvenait du bruit du pêne en refermant sa porte. On était donc entré. Elle leva les yeux, un point noir apparaissait dans l'un des angles du plafond objectif grand angle au bout d'une fibre optique. Son détecteur d'écoute bipa dans son sac, elle l'arrêta. Elle plongea la main dans sa poche et atteignit son téléphone portable. Bien qu'ayant l'apparence d'un portable du commerce, il était doté de sophistications complémentaires. En appuyant sur un bouton, on pouvait envoyer un message de façon parfaitement silencieuse. Celui-ci traversait les réseaux cellulaires normaux. Elle envoya un message de danger. La fonction de repérage propre au réseau de téléphonie mobile permettait de savoir à dix mètres près où elle se trouvait. Elle posa son sac sur son bureau comme si elle ne s'était rendu compte de rien. Elle s'assit, ouvrit son coffre; ses dossiers n'étaient pas dans le coin où elle les avait mis. Elle prit une feuille de papier, griffonna dessus, glissa la note dans la chemise cartonnée et remis ses dossiers dans le coffre dont elle claqua la porte.

Les escaliers de la sagesse

Puis se levant, elle se dirigea vers les toilettes un peu plus loin. Elle laissa la porte entrebâillée. Un pas étouffé se fit entendre sur la moquette, sa porte s'ouvrit. Celle de son coffre émis son claquement habituel quand on le refermait rapidement. Les pas repassèrent devant les toilettes et s'éloignèrent en direction de la sortie. Sophie passa la porte et repéra la silhouette qui s'éloignait à grandes enjambées. Elle regarda sa montre, il était l'heure de la sortie des bureaux. Elle se dirigea également vers la sortie et salua le planton en ouvrant la porte palière.

- Bonsoir !

- Bonne soirée, mademoiselle Lethellier.

Sur le palier, les portes vitrées de l'ascenseur se fermaient bruyamment, Sophie croisa le regard de l'homme. La cabine commença à descendre. Sophie descendit posément par les escaliers. L'homme avait une minute d'avance sur elle. Quand elle déboucha de l'escalier, la porte cochère sur le boulevard finissait de se rabattre. En rejoignant le boulevard elle prit son portable :

- Je suis un homme d'un mètre quatre-vingt, quatre-vingt dix kilos, de race blanche, cheveux noirs, yeux bruns, portant un blouson noir, un pull à col roulé vert, pantalon de jean, boots. Signe distinctif : cicatrice sur la joue droite. Demande relais de poursuite.

Elle attendit la réponse et sortit sur le boulevard. L'homme se dirigeait vers le quartier des Champs Elysées. Elle le suivit en se laissant distancer. Au bout de cent mètres, elle plongea la main dans sa poche et appuya sur un bouton de son portable. On pouvait ainsi la localiser. Une voiture se gara et un homme en descendit. Il continua la filature, Sophie s'engouffra dans une station de métro. Elle monta

Les escaliers de la sagesse

dans la première rame venue et sortit à la station suivante. Une fois à l'air libre, elle appela. La filature se poursuivait en voiture, l'homme avait pris un taxi. On lui envoyait une voiture. Elle marcha le long du trottoir, une voiture du service s'arrêta et elle y monta.

- On va où ?

- Au bureau, il y a un problème. Le colonel vous attend.

Le colonel l'attendait dans son bureau malgré l'heure tardive.

- Il y a un problème, colonel ?

- Oui, vous savez où il est allé ?

- C'est ce que j'aimerais savoir.

- Boulevard Saint Germain au Ministère de la Défense.

- On l'a suivi à l'intérieur ?

- Bien sûr.

- Ou est-il allé ?

- Droit dans le bureau du chef de cabinet.

- C'est cohérent.

- C'est bien ce qui m'inquiète.

- Que fait-on ?

- Nous allons nous occuper de la SOCOMES. Nous avons la preuve que les gens qui regardent les écrans de surveillance ne travaillent pas pour nous.

- Et moi ?

- Vous, vous disparaîsez. Si c'est ce que je pense, vous êtes en danger.

- Encore ?

Les escaliers de la sagesse

- Souvenez vous de ce qui vous est arrivé à Kolenia.

- À Paris, c'est plus difficile?

- Au risque de vous scandaliser , il y a plus de morts violentes par accident en France qu'il y a de mort par massacre ou autres faits de guerre en Transylvénie. Il est donc très facile de faire disparaître quelqu'un. Par contre les services de médecine légale sont plus développés. Vous remplacer par un cadavre quelconque tromperait peut-être un journaliste distrait mais pas un policier de métier. Et les cadavres qui ne sont pas parfaitement identifiés les énervent toujours un peu. Dans notre pays, les policiers trop curieux ne vivent pas vieux.

- Alors, je fais quoi?

- Vous allez repasser par votre apparence première. Je vais vous remettre de l'argent liquide en quantité suffisante, un jeu de papiers d'identité. Votre nouveau nom est Armelle Briand, professeur de gymnastique. Vous allez passer en clandestinité totale. Procurez-vous un poste mobile sans abonnement, utilisez le exclusivement. Ne prenez jamais un poste fixe, même un publiphone. Changez de domicile tous les jours.

- Ensuite ?

- Procurez-vous un véhicule puissant, il peut vous être utile.

- Ensuite, appelez moi demain à midi. Vous recevrez de nouvelles instructions

- Mes respects, colonel.

- C'est plus grave que je ne le croyais, mes hommes ont dû neutraliser une équipe de suiveurs

Les escaliers de la sagesse

quand je suis sorti du bureau. Il y a peu de gens capables de mettre de tels moyens en ligne.

Pour la première fois, Sophie avait l'impression que son chef avait aussi peur qu'elle à Kolenia.

- Mais qu'est-ce qui se passe?

- L'homme que vous avez repéré hier, est tout le temps fourré chez le chef de cabinet.

- On y a mis des micros?

- Ce n'est pas si facile, le ministère est blindé. Le ministre vient de faire refaire le blindage il y a deux semaines.

- Il craint quelque chose?

- Pas forcément. Il s'agit quand même du Ministère de la Défense, la sécurité est révisée périodiquement.

Il sortit une photo de sa poche et la lui montra.

- Vous le reconnaissez?

- C'est le ministre de la Défense.

- Vous allez le suivre. Il passe la nuit chez sa maîtresse rue d'Avalon dans le 16^e arrondissement. vous l'attendrez en bas dans la rue.

- Moyens de liaison?

- Utilisez votre portable vers ce numéro, c'est un autre portable anonyme.

- Que cherche-t-on à savoir?

- Il semble qu'il ait eu des liaisons avec des services de renseignements du pacte de Varsovie quand il était étudiant. Je voudrais savoir si ces contacts se poursuivent. Un détail je vous rappelle que vous opérez en clandestinité totale. Étant donné

la nature de votre cible, vous n'aurez aucune couverture.

- À vos ordres, colonel.
- Vous avez un appareil photographique?
- Oui, j'ai un petit numérique.

Quelques passants descendaient des immeubles de la rue d'Avalon en rentrant la tête sous l'averse. Il était six heures du matin, Sophie s'était garée à quelques distances de la porte qu'elle était censée surveiller. Elle s'ouvrit au moment où le ministre en sortait. Une voiture semblait l'attendre juste devant. Il passa la tête baissée et y monta. Sophie compara à la photo et s'aperçut qu'elle était récente. Les deux voitures démarrèrent. Elle suivait à longue distance, elle s'était déjà fait repérer dernièrement et elle n'avait plus le droit à l'erreur. Au coin de l'avenue Victor Hugo, ils s'arrêtèrent et un passager monta rapidement. Sophie le photographia. Il avait les cheveux coupés en brosse à la manière de nombreux officiers. Ce n'était pas forcément distinctif, la mode des cheveux très courts était revenue dans les années 90. Il descendit aux Champs-Élysées devant la statue de Clemenceau. Elle décida d'abandonner provisoirement le ministre, elle tourna à gauche et alla se garer au marché aux timbres et revint à pied admirer le théâtre Marigny et la magnifique perspective de la plus belle avenue du monde au petit matin. L'homme longea le trottoir de la présidence interdit au public et s'engouffra dans une porte latérale. Sophie photographia la carte qu'il présentait au planton, ainsi qu'au moment où il introduisait une clé dans la petite porte de l'Élysée.

Elle passa par les jardins, longea le Guignol et remonta dans sa voiture. Elle prit son portable. Le

Les escaliers de la sagesse

colonel l'écoula et lui donna l'ordre de transmettre ses photos.

- Je le connais.

- Qui c'est ?

- Un membre des services de renseignements de l'armée de terre. Drôle de manière de renseigner le ministre.

- Et d'aller voir le président.

- Pas forcément.

- Que faisons-nous ?

- Nous allons les titiller.

- Les titiller ?

- Un journal « bien informé » va passer une information comme quoi l'armée française n'est pas très efficace en Transylvénie.

- Nous allons nous révéler.

- Non, les journalistes sont toujours un peu romantiques. Ils aiment bien jouer à X-files où un informateur anonyme les renseigne. Ils ne vérifient jamais. Les papiers tombent dans leur boîte aux lettres, c'est tout. Allez vous mettre en planque devant le ministère à 17 heures.

- Pourquoi ?

- Parce que cette information passera à la conférence de rédaction de 16 heures, le ministre sera donc prévenu à 17 heures. Il y aura donc de l'agitation à cette heure là.

Sophie se mit en planque vers 16 heures, elle alluma la radio de bord sur France Info.

- Flash Spécial: des indiscretions auraient filtrés du ministère de la Défense comme quoi les soldats

français auraient reçu l'ordre de ne pas empêcher les massacres en Transylvénie. Un certain commandant Bertrand servant en Transylvénie aurait envoyé à un journaliste du journal satyrique « le coq déplumé » des documents qui prouveraient que les massacres actuels ont régulièrement lieu avec la complicité de l'Etat Major.

Sophie se dit que le colonel avait bien fait les choses. Les portes du ministère s'ouvrirent peu après, Sophie mit son moteur en marche. Le ministre sortit rapidement, elle s'engagea dans la circulation derrière lui. Le colonel lui avait communiqué son curriculum vitae Charles Balo avait des origines ouvrières dont il se vantait systématiquement dans les réunions publiques qu'il animait régulièrement pour le compte de son parti. Dans sa jeunesse, il avait fréquenté les jeunes communistes, mais n'avait jamais officiellement adhéré au parti. Il avait présenté le concours d'entrée à l'ENÀ après Sciences Po mais avait été recalé. Il n'avait donc pu entrer dans la haute fonction publique. En 1968, il faisait partie des membres actifs du bureau de l'UNEF.

Plus tard, il adhéra au parti socialiste, dont il suivit la lente accession au pouvoir. Secrétaire d'Etat au commerce extérieur en 1988, il établit avec l'URSS des liens privilégiés. Trois ans plus tard, il obtenait le portefeuille de la Défense.

La voiture du ministre slalomait sur les quais en direction de l'Ouest. Elle prit le périphérique, puis l'autoroute de l'Ouest. Elle choisit la direction de Rouen, la vitesse dépassait quelquefois les 200 km/h. Sophie appréciait d'avoir changé sa voiture de location pour une autre plus puissante. On dépassa Mantes et sortit à Bonnières. Une petite route le long de la Seine fut l'endroit où ils

s'arrêtèrent. Sophie trouva une place parmi d'autres voitures garées là. Charles Balo descendit rapidement, les deux mains enfoncées dans les poches de son pardessus. Il entra dans une petite maison dont les fenêtres donnaient sur la Seine. Une grosse voiture noire aux vitres teintées arriva rapidement. Un gros personnage engoncé dans un lourd pardessus au col de fourrure et d'un gros chapeau mou descendit de la voiture et se dirigea vers la maison. Sophie prit son portable et communiqua au colonel les numéros de véhicule et les signalements. Elle avait pris des images numériques de tous les personnages. Elle les transmet donc immédiatement en utilisant son téléphone portable. Le colonel la rappela cinq minutes après.

- Le personnage que vous avez photographié était dans les années 70 officier du KGB à Paris. Il a subitement disparu à la chute de l'URSS. Les Russes nous ont communiqué son dossier car ils pensent qu'il pourrait devenir dangereux. C'est intéressant, c'était l'officier traitant de Charles Balo.

- Tiens donc! Il s'appelle comment ce colonel à la retraite?

- Andrej Petrov. Je vais continuer mes recherches sur lui, il m'intéresse de plus en plus. Quand ils ressortiront, laissez tomber Balo et suivez Petrov.

- À vos ordres.

Cinq minutes se passèrent, le ministre ressortit seul et repartit avec sa voiture. Ensuite, Petrov remonta dans sa voiture. Il longea celle de Sophie; elle le laissa passer puis elle fit demi-tour. Il se dirigeait vers l'autoroute de l'Ouest. Il entra dans Paris, suivit le périphérique jusqu'à la porte de

Les escaliers de la sagesse

Passy et s'arrêta devant l'ambassade de l'ancienne URSS.

- Devinez où il est allé, colonel. À l'ancienne ambassade d'URSS. On se croirait revenu du temps de la guerre froide!

- Tiens donc! Vous êtes toujours en planque devant ?

- Oui.

- Restez devant, ce n'est pas fini. S'il y a du nouveau, je vous rappelle.

Il ne se passa rien pendant un quart d'heure. Ce fut le colonel qui la rappela.

- Avec un petit plus de temps nous avons également eu de ses nouvelles du côté d'Interpol. Il semble mêlé à divers trafics avec la mafia russe.

- De mieux en mieux.

- Y a-t-il d'autres voitures en planque autour de vous ?

- Cela se pourrait bien, surtout dans les rues adjacentes qui entourent l'ambassade. Je vois deux hommes dans une voiture en stationnement qui parlent dans un poste de radio. Et il y en a une autre à côté de moi, une troisième cent mètre plus loin. Le balayeur devant l'ambassade parle également dans un micro à son revers.

- C'est la police, ils ont monté une opération pour le serrer quand il sortira. Les voitures à côté de vous bloqueront le boulevard. Donnez-moi leur numéro.

Sophie communiqua les numéros d'immatriculation des voitures. Elle attendit cinq minutes et apprit qu'il s'agissait de la DST.

Les escaliers de la sagesse

- Ne bougez surtout pas, observez bien les événements et prenez des photos si vous le pouvez. Appelez moi quand ce sera fini.

- À vos ordres.

Un quart d'heure plus tard, le colonel Andreï Petrov descendit l'escalier. Deux voitures bloquèrent la circulation sur le boulevard pendant qu'une troisième venait se ranger devant l'emplacement réservé au corps diplomatique. Le balayeur ceintura son adversaire et le poussa vers la voiture. On avait l'impression qu'il le portait. Il y monta avec lui. Ils démarrèrent rapidement. Sophie avait lancé le moteur dès le début et les suivit à distance. Ils s'engagèrent vers les rives de la Seine, changèrent de rive, puis au pont de Bir-Hakeim tournèrent à droite et disparurent dans un parking souterrain gardé par une sentinelle discrète.

- Colonel, je suis en doublefile pas loin devant le parking de la DST.

- Présentez-vous à ce parking et demandez à parler au commissaire Berthier, il vous attend.

- À vos ordres.

Elle s'approcha du parking, baissa la vitre. Le planton s'approcha et salua.

- J'ai rendez-vous avec le commissaire Berthier.

- Attendez, je vais voir.

Il prit un téléphone, prononça une phrase et raccrocha.

- Garez-vous au deuxième soussol, on viendra vous chercher.

Effectivement, un homme l'attendait et lui ouvrit la portière.

Les escaliers de la sagesse

- Le commissaire vous attend. Si vous voulez bien me remettre votre arme.

- Pardon ?

- Ne vous offusquez pas. Seul les membres de la DST peuvent être armés dans ces locaux, on vous la rendra à la sortie.

Sophie tendit son arme par le canon. Il l'empocha. L'ascenseur les laissa à l'étage, il la conduisit jusqu'à un bureau marqué « Commissaire divisionnaire Berthier ». Il frappa et une voix leur dit d'entrer.

Son guide lui ouvrit la porte et la referma derrière elle.

- Mademoiselle Briand ?

- Moi même, commissaire Berthier ?

- Asseyez-vous. Alors comme ça, mon ami le colonel s'intéresse à cette fripouille de Petrov.

- Vous aussi, à ce qu'il me semble. Que lui reprochez-vous ?

- Regardez ce dossier.

C'était un compte-rendu d'enquête, où il apparaissait que le dénommé Petrov utilisait un grand nombre d'anciens agents du KGB pour de fructueux trafics qui n'avaient plus rien à voir avec le renseignement. Le dossier contenait la liste des personnalités avec lesquelles il continuait à entretenir des relations suivies. On y trouvait une bonne partie du gouvernement ainsi que la moitié des hauts fonctionnaires des différents cabinets en place. Sophie se contrôla, elle sentait le regard ironique du commissaire posé sur elle pendant qu'elle prenait connaissance des différents feuillets.

Les escaliers de la sagesse

Elle leva son regard bleu et le posa sur son interlocuteur.

- Ces informations ont-elles été contrôlées?

- Elles sont toutes rigoureusement exactes. Les détails sont encore plus croustillants.

- Qu'allez-vous faire?

- Rien, cela reviendrait à faire s'écrouler l'État. Ce n'est pas notre mission. Mais nous allons l'interroger, cela vous intéresse?

- Certainement.

Le commissaire la conduisit dans une salle munie d'une glace sans teint lui permettant de voir et d'entendre sans être vue.

- Il faut nous attendre à un interrogatoire difficile, cet homme est un ancien agent du KGB. Il ne doit pas être facile à déstabiliser.

- Sous quel chef l'avez-vous arrêté?

- Ses anciennes activités sont suffisantes et du ressort de la DST. Cela faisait une dizaine d'années que nous le surveillions, il nous a livré ainsi la plupart de ses contacts. C'est comme cela que nous avons pu obtenir le dossier que vous avez vu. Aujourd'hui; nous souhaitons beaucoup plus.

- Vous avez arrêté ses contacts?

- Non plus, nous avons jugé utile de les laisser accéder à des informations fausses en liaison avec votre service. Cela a contribué à déstabiliser l'URSS. Leurs services de renseignements ont pu ainsi démontrer qu'ils étaient entièrement manipulés.

Petrov était assis seul dans la salle. Il se croisait les bras et semblait attendre les événements avec

Les escaliers de la sagesse

tranquillité. Un homme entra un dossier sous le bras et s'assit en face de lui.

- Andrej Petrov, vous savez pourquoi vous êtes arrêté ?

- Non, mais c'est intolérable. Ceci est un enlèvement, je suis membre du corps diplomatique de mon pays.

- Je ne crois pas, par contre vous faites l'objet d'une demande d'extradition de votre pays.

- Ce n'est pas possible. J'exige d'être mis en contact avec mon ambassade.

- Nous sommes déjà en contact avec eux, ce sont eux qui nous ont transmis cette demande d'extradition. Comme il n'existe pas de convention entre nos deux pays, nous pouvons vous garder aussi longtemps qu'il le faudra.

- Je ne vous crois pas.

- Vous reconnaissez ce genre de document ?

L'inspecteur de la DST lui tendit une feuille de papier.

- C'est bien le tampon de votre ambassade ?

- Cela ne prouve rien.

- Effectivement et c'est bien ce que nous allons éclaircir.

- Il n'y a rien à éclaircir.

- C'est justement ce que nous allons voir. Vous êtes né à Moscou en 1944. Votre père était un membre du parti, ami de Beria. Vous vous êtes inscrit au Komsomol à dix huit ans, c'est à dire en 1962. Vous vous êtes fait remarquer par votre intransigeance à suivre les directives du parti. C'est bien votre photo là ? Vous aviez l'air de bien vous

Les escaliers de la sagesse

amuser pendant cette fête. Deux ans plus tard, vous vous êtes inscrit au parti, ce qui vous permet en décembre 1964 d'entrer dans les organes de sécurité de l'Etat. Est-ce exact?

Petrov gardait un mutisme boudeur. Sophie demanda au commissaire:

- Vous êtes toujours aussi bien informé sur eux?

- Non, hélas. Les russes ont fait le tri parmi leurs agents, pour celui-là, ils ont été enchantés de nous communiquer un dossier très complet.

L'interrogatoire continuait.

- Et alors, est-ce un crime?

- Pas du tout, enfin pas encore. Le KGB vous envoie à l'université où vous faites des études approfondies de littérature française. Ceci vous permet de connaître remarquablement bien notre langue. En 1966, vous arrivez en France dans le cadre d'échanges culturels et vous vous inscrivez à la Sorbonne.

- Oui, et alors?

- Nous y arrivons. Pendant plusieurs années, on vous voit fréquenter différents cercles d'intellectuels liés au parti communiste. En 1968, vous participez aux événements. Je crois bien que c'est vous sur cette photo dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

- Ce n'est toujours pas répréhensible.

- Cela devient limite, il n'est pas permis aux résidents étrangers d'exercer des activités politiques sur notre territoire. Enfin, passons. C'est à ce moment que vous rencontrez divers étudiants avec qui vous vous liez d'amitié.

Les escaliers de la sagesse

- Mais enfin, l'amitié n'est pas interdite dans ce pays !

- Non, en effet. Mais notre gouvernement peut s'interroger à juste titre lorsque vous envoyez ce courrier à vos supérieurs. Je vous lis « Le contact exprime une certaine sympathie pour notre pays, il considère d'ailleurs qu'il faut l'aider. Il vient de s'inscrire à la FGDS, où il a rencontré de nombreux jeunes hauts fonctionnaires. On le considère comme étant plein d'avenir ». L'amitié est sujette à des rapports dans votre pays?

- Vous pouvez me lire tous les faux que vous voudrez.

- Et qui portent votre signature? Dit l'inspecteur en lui montrant la feuille de papier. Vous échangez une abondante correspondance à cette époque. Tous ces documents portent votre signature. Celui que vous mentionnez comme « le contact », c'était bien Charles Balo ?

- Je ne vous dirais rien, j'exige de rencontrer les représentants de mon ambassade.

- Comme vous voudrez, vous les rencontrerez, mais pas tout de suite. Continuons. Dans ces années là, vous semblez avoir un certain talent pour « vous lier d'amitié » avec les futurs cadres politiques du pays. Vous êtes d'ailleurs assez éclectique dans vos choix. Ces derniers mois, on vous voit fréquenter les milieux intégristes musulmans en France, mais aussi au Turkménistan anciennement soviétique.

CHAPITRE CINQ

Sophie était ressortie du parking de la DST. Elle était perplexe. Cet homme semblait sûr de lui, bien que les charges accumulées contre lui semblaient gênantes. Si ce que ce dossier disait était exact, il ne risquait pas grand chose. Quoique ... Elle tourna dans un parking un peu plus loin et descendit au dernier sous-sol. Elle tira un sac de sport de son coffre et remonta dans sa voiture. Un bref tour d'horizon lui permit de s'apercevoir qu'elle était seule. Elle enfila une perruque noire, passa un crayon brun sur ses sourcils, un coup de pinceau lui donna une peau mate. Une paire de verres de contacts lui donna des iris bruns. Une veste de cuir noire et une minijupe ultracourte complétèrent son personnage. Contrairement à ce que l'on raconte dans les journaux, dans le Paris des années 90, un accoutrement voyant est plus discret qu'un manteau couleur muraille. Les suiveurs éventuels étant généralement des hommes, ils ne détecteraient

pas dans la fille aguicheuse celle qu'ils seraient chargés de suivre.

Elle ressortit sur le boulevard par la sortie piéton, un jeune homme qui vendait un journal pour SDF ne lui accorda pas d'attention. Elle passa sous le viaduc du métro et alla s'installer à une terrasse de café non loin de la sortie du parking. Elle pouvait aussi voir la sortie des piétons. Les jambes croisées haut pour faire remonter sa minijupe, elle entreprit de se maquiller. Son rouge à lèvres rouge vif accentua encore l'effet produit par son accoutrement. Son miroir, lui permettaient de regarder ce qui se passait éventuellement du côté du pont de Bir-Hakeim. La petite vibration caractéristique des portes d'immeuble parisien résonna dans son oreille. Elle tourna son miroir en arrangeant ses cheveux. Derrière elle se trouvait une porte d'immeuble dans les vitres de laquelle l'image de la circulation se reflétait. La porte pivota et laissa passer un homme corpulent.

Le colonel Andrej Petrov ressemblait maintenant à un homme d'affaire parisien d'une cinquantaine d'années. Il traversa le boulevard vers le terre-plein central et monta vers la station de métro Bir-Hakeim. Sophie regarda sa montre d'un air furieux, lança son sac de sport sur ses épaules et se dirigea elle aussi vers les marches du métro. Elle le laissa prendre de l'avance; quand il eut atteint le haut des marches, il tourna à droite. Elle monta lentement en se tortillant et réussit à monter dans le wagon à côté du sien.

De changement en changement, ils sortirent à la station Pigalle. Elle le laissa prendre de la distance pendant qu'elle regardait les horaires d'un cinéma. Il se trouvait en haut du boulevard et se dirigeait vers la droite. Elle le suivit. Les commerces devenaient

Les escaliers de la sagesse

nombreux, leurs affiches criardes montraient de nombreux nus en vantant les spécialités proposées à la clientèle. Il ne se retourna pas et entra dans un magasin proposant un grand choix de cassettes.

- Très malin, se dit-elle. Je ne peux pas entrer là dedans, surtout de la manière dont je suis accoutrée sans provoquer une émeute. Il ne m'a peut-être pas repérée, mais c'est tout comme.

Le sex-shop se trouvait à l'angle d'une rue. En poursuivant son chemin, elle s'aperçut qu'il possédait une sortie dans la rue d'à côté. De loin en loin, les portes d'immeubles étaient occupées par une ou deux filles qui attendaient le client. Il y en avait une de libre, Sophie s'y installa, entrouvrit sa veste de cuir et attendit. Les autres filles ne firent pas attention à elles. Elle regardait la porte du sex-shop d'en face, elle était fermée par un rideau rouge qui empêchait de voir ce qui s'y passait. Quelques clients en sortirent. Une voiture s'arrêta, conduite par un homme seul, il l'apostropha

- Eh, toi, viens voir un peu! T'es nouvelle dans le quartier. Comment tu t'appelles?

- Je ne suis pas sûr que tu sois dans ma pointure mon mignon.

- Vous l'entendez? Pour qui qu'elle se prend celle-là. On va lui apprendre à vivre.

Sophie avait décidé de jouer le jeu, ce fut son erreur. D'autres filles s'étaient rapprochées, la portière s'ouvrit brusquement et elle se sentit projetée à l'intérieur. Avant de perdre connaissance, elle aperçut le colonel qui sortait tranquillement du sex-shop.

Les escaliers de la sagesse

Quand elle se réveilla, elle ne portait que son tee-shirt. Sa veste, son arme avaient disparu. Elle était seule dans ce qui ressemblait à une cave. Les seuls bruits provenaient de tuyauteries, comme ils étaient très fréquents, elle supposa qu'elle se trouvait dans un immeuble. L'obscurité était presque totale. Elle respira fortement. L'air sentait l'humidité. Ses mains sentirent la terre sous elle. Elle réussit à se relever; en tenant les bras devant elle, elle ne rencontra aucun obstacle. Elle tenta un pas, puis un autre. Ses tibias heurtèrent un objet métallique, en abaissant les mains, elle sentit une barre verticale; elle appuya, le tout se balançait un landau. Elle s'accroupit sur le sol, elle repéra les roues à rayon et le mur contre lequel le landau était rangé.

Un peu plus loin, elle toucha d'autres roues rayonnées, mais de plus grande taille; en élargissant sa recherche elle découvrit bientôt la pédale et la roue; celle-ci était dotée d'une dynamo. Elle l'a colla à la roue et fit tourner le pédalier. Une faible lueur sortit du phare de la roue avant; elle put distinguer le landau et un peu plus loin, une vieille bêche rouillée posée contre le mur. Un peu plus loin, une porte en bois grossier était fermée par une grosse serrure. Des pas lourds se firent entendre au loin deux personnes. Elle reposa le vélo au sol, le phare s'éteignit. Elle se dirigea vers la bêche, s'en saisit et la dirigea horizontalement vers la porte. Une lumière s'alluma dans le couloir et filtra à travers les planches disjointes. Deux ombres se tenaient derrière la porte. Elle entendit des voix russes. Une clé joua bruyamment dans la serrure. La porte s'ouvrit, une silhouette entra. Sophie projeta la lame de la bêche vers le cou de l'homme, il s'arrêta de parler et s'effondra. Elle entendit la voix de l'autre, son ombre se projetait dans la cave; il se précipita au secours de son compagnon en enfonçant sa main

Les escaliers de la sagesse

sous sa veste. De nouveau, la lame de la bêche fit son œuvre. Il s'effondra sans un bruit. Sophie attendit. Aucun bruit ne venait, ils n'étaient que deux. Elle les tira à l'intérieur de la cave. Ils étaient morts tous les deux. Elle les fouilla, leurs papiers d'identité étaient ceux de français portant des noms russes. Chacun avait un portefeuille avec une forte somme, elle s'en empara. Elle glissa leurs armes dans sa ceinture avec les munitions qui se trouvaient dans leurs poches; ils avaient chacun de quoi soutenir un siège. L'un d'eux portait des chaussures de sport qu'elle jugea plus confortables que ses talons hauts. En outre, elle ferait moins de bruit. Elle les tira dans la cave qu'elle referma derrière elle à clé. La clé disparut bientôt entre les fentes de la porte, ils n'étaient pas près de trouver les deux hommes. Dans le couloir, elle trouva un escalier qui montait, en haut une porte entrouverte. Elle se glissa par cette porte et se retrouva dans le rez-de-chaussée de ce qui ressemblait à une maison ancienne. Une forte odeur de chou envahissait la maison. Des bruits de repas provenaient d'une porte vitrée. Trois personnages étaient en train de dîner tranquillement. Trois hommes. Trois hommes qu'elle connaissait, le colonel Andreï Petrov, le commissaire Berthier et le ministre Charles Balo.

- Décidément, mon cher colonel, la cuisine russe est excellente.

- Avec le caviar russe, tout va toujours très bien, mon cher ministre répondit le colonel. Qu'en pensez-vous mon cher commissaire?

- ...

- Vous avez l'air préoccupé?

- Je pense à cette fille qui vous suivait.

Les escaliers de la sagesse

- Et alors ? À l'heure qu'il est, elle n'est plus de ce monde. Ce ne sera jamais qu'une petite pute blonde victime de son mac. Une de plus, une de moins. Même votre police ne s'en préoccupe plus, il y en a tellement qui disparaissent dans les bordels d'orient.

- Ce n'est pas ça qui m'inquiète, c'est ce qu'elle savait.

- Et alors, elle n'a pas pu le communiquer ? Et quand bien même ? Qui croirait une fille de 23 ans ? Reprenez un peu de vodka.

- Mais enfin, vous savez qui c'était ?

- Une de vos collègues ?

- Pire.

- Et alors ? Croyez-moi. Il n'y a vraiment pas de quoi s'inquiéter. Excusez-moi, mais vous savez ce que c'est : on ne peut plus se faire servir, je vais chercher le rôti.

Sophie avisa rapidement une porte, elle l'ouvrit rapidement et s'y engouffra pendant que le colonel se dirigeait vers la cuisine. Elle regarda autour d'elle. Son sac de sport était ouvert sur un bureau, ses vêtements y étaient éparpillés. Elle ramassa rapidement toutes ses affaires et les fourra dedans. Elle renfila son holster avec son arme. Même si les dîneurs étaient plus intéressés par le plaisir de la gastronomie que par leur travail, ils finiraient bien par se rendre compte de la disparition des deux tueurs russes. Elle décida de s'éloigner. Des clés de voiture de marque BMW se trouvaient sur la table. Elle les prit. Elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur un petit jardin, et sauta silencieusement dans une plate-bande.

Les escaliers de la sagesse

Le jardin de petite taille était fermée par une clôture de barreaux peints il y a longtemps au-dessus d'un mur de brique. Une porte rouillée ouvrait vers l'extérieur. Elle devait grincer, une cloche semblait vouloir s'agiter dès que l'on ouvrait la porte. Une porte cochère restait entrouverte comme si les occupants de la maison avaient renoncé depuis longtemps à la fermer.

Une fenêtre allumée signalait la salle à manger. Elle risqua un œil, un rôti fumant venait d'être posé sur la table, les trois hommes portaient un toast. Elle se glissa par la porte et se retrouva sur le quai de la Seine près de Bonnières. Une grosse BMW série 7 était garée sur le trottoir d'en face. Sophie se mit au volant et démarra vers le pont sur la Seine. Dans le milieu du pont, un embranchement permettait de descendre sur l'île. Elle descendit après avoir éteint ses lanternes. Des taillis épais poussaient à la fois dans l'eau et sur la terre. Parmi les objets qu'elle avait récupérés dans la maison se trouvait une paire de jumelles nocturnes. Parfaitement camouflée parmi le taillis, elle observait la fenêtre allumée de la salle à manger dans la vieille maison sur la berge. Le colonel Petrov se leva, et se dirigea vers l'entrée.

- Tiens, il s'inquiète de ses hommes. Il va pas être déçu.

Le colonel revint rapidement et repartit en courant avec les deux autres convives muni cette fois d'une lampe torche.

- Ils vont trouver leurs deux ompères.

Deux véhicules se trouvaient sur la berge. La porte de la maison s'ouvrit d'un coup, suivie de celle du jardin. Sophie reconnut le commissaire Berthier et le ministre Charles Balo. Le commissaire sauta dans

une voiture et le ministre dans une autre. Sophie en remontant dans la BMW appela le colonel. Au bout de dix sonneries sans réponse elle abandonna. Elle resta dans l'ombre derrière un panneau de signalisation, elle laissa passer la voiture du ministre dont le moteur surmené s'entendait de loin. Le commissaire suivait en parlant dans sa radio. Elle décida de l'appeler à son bureau, elle composa le numéro de la DST sur le téléphone de la voiture.

- La DST? Le commissaire Berthier, je vous prie.

- Il n'y a personne de ce nom ici, Madame. Vous êtes à la DST.

- Je suppose bien, c'est le numéro que j'ai fait. C'est pourquoi j'ai demandé le commissaire divisionnaire Berthier.

- Mais je vous répète, Madame, qu'il n'y a personne de ce nom, ici.

Elle raccrocha. Pourquoi le colonel l'avait envoyé sur un fantôme? Elle allait le coincer, ce fantôme, pour comprendre. Le colonel roulait devant elle, rapidement en se dirigeant vers l'autoroute. Il aborda un virage en se laissant légèrement déporter vers la gauche. Sophie écrasa l'accélérateur, la boîte automatique rétrograda et déchaîna les deux cents chevaux du moteur en propulsant la BMW vers l'intérieur du virage. Le commissaire surpris regarda à sa droite, Sophie lui fit un petit signe amical avant de braquer brutalement vers la gauche. La voiture du commissaire se balança sur ses amortisseurs, puis traversa la route et s'écrasa dans le fossé de l'autre côté. Sophie s'arrêta et se précipita à la portière. Le gros coussin blanc de l'air bag commençait à se dégonfler. Elle sortit son arme, la pointa sur sa tempe.

Les escaliers de la sagesse

- Alors, commissaire ou qui que vous soyez, on ne sait pas conduire?

L'homme la regarda avec terreur.

- Éteignez le moteur, coupez les phares, sortez de là. Jetez votre arme sur le sol. Fermez votre porte derrière vous. Tournez vous, écartez les jambes. Bon maintenant, avancez vers les buissons, couchez vous !

La nuit était tombée, le commissaire était allongé dans l'herbe haute, les voitures passaient continuellement sur la route sans s'inquiéter d'une voiture qui se trouvait dans le fossé.

- Expliquez moi qui vous êtes? Pourquoi avez-vous voulu me tuer?

- Il vaut mieux que vous ne le sachiez pas.

- Vous n'êtes pas plus commissaire à la DST que moi je suis le pape. Qui êtes vous?

- Ça ne vous regarde pas.

- Écoutez, vous avez vu ce que j'ai fait à vos deux tueurs. Cela ne me gênera pas du tout de vous en faire autant. Vous le savez. Sans bruit, mais avec beaucoup de douleur.

- Et alors ? Si vous savez ce que je suis, vous ferez quoi ?

- Ça me regarde! Je n'ai pas d'autre choix que de vous faire parler. Une dernière fois, vous êtes qui?

- Je ne peux pas vous le dire.

- Tant pis pour vous.

Elle forma son poing en mettant son médium en avant ce qui lui donnait une forme de poinçon et l'appliqua sur le cartilage à la base du sternum du commissaire. Tout d'abord, il la regarda avec

Les escaliers de la sagesse

surprise et commença à geindre. L'homme devait connaître beaucoup d'horreurs mais pas celle-là.

- Vous ne la connaissiez pas, n'est-ce pas, « commissaire »? Vous savez, ce qui va vous arriver? Je pèse quatre vingt dix kilos, tout mon poids est concentré sur l'articulation du médium de ma main droite. Il n'y a pas de sternum qui résiste à une telle pression. Tout d'abord, vous allez avoir l'impression que votre sternum s'enfonce lentement dans votre cage thoracique, vous allez étouffer, puis quand vos muscles respiratoires seront totalement tétanisés vous mourrez d'asphyxie, lentement. Ne croyez pas que vous pourrez appeler au secours, ne pouvant respirer, vous ne pourrez pas crier non plus. Maintenant, une dernière fois, qui êtes-vous?

- Non ! gémit le commissaire.

- Tant pis pour vous, répondit Sophie en appuyant.

L'homme allongé dans les herbes du talus émit un soupir étouffé.

- Prenez ma carte de police, dans ma poche, râla-t-il.

- Et alors ? Vous avez une carte de la DST, qu'est-ce que ça prouve? N'importe qui peut s'en faire une.

- Celle-là est vraie. Je suis vraiment commissaire à le DST.

- Pourquoi le standard ne vous connaît pas?

- Ils n'ont pas le droit de passer des communications aux hommes en mission.

- Que faisiez-vous avec le ministre et cet escro?

- Je travaillais.

- C'est-à-dire?

Les escaliers de la sagesse

- Écoutez, lieutenant! Si je vous en dis plus, je risque de tout faire capoter et de me faire tuer. Alors tant qu'à mourir, je préfère que ce soit par vous. Si vous ne me croyez pas, appelez le colonel.

- Il ne répond plus.

Dans la pénombre, Sophie eut l'impression que son interlocuteur se raidissait.

- Je crois que vous avez eu raison de ma voiture, vous pouvez me remettre au bureau? J'ai besoin d'y être d'urgence.

- Je vous laisserais dans le quartier, je ne tiens pas tellement à me faire remarquer, surtout avec cette voiture.

- Vous avez raison, c'est celle de Petrov.

- Il a bon goût.

Sophie et le commissaire remontèrent dans la BMW et se dirigèrent rapidement vers Paris. Parvenus dans le quartier de son bureau, elle rentra dans son parking et se gara loin de sa voiture.

- Que faites-vous de la voiture du colonel?

- Je l'abandonne là. Bonne soirée.

Elle le regarda s'éloigner, puis descendit à l'autre bout du parking récupérer sa voiture. Elle glissa le ticket d'entrée de la BMW dans le guichet automatique. Ainsi elle se faisait passer pour étant restée moins de dix minutes dans le parking. Elle récupéra sa perruque noire, même un peu endommagée, elle masquerait toujours ses cheveux blonds dans la nuit. En sortant sur le boulevard, elle remarqua un clochard qui sommeillait à la porte du parking. Heureusement, elle avait eu le soin de ne pas allumer ses feux de positions. Elle décida d'abandonner sa voiture le plus tôt possible. Elle

traversa la Seine, et remonta jusqu'au Trocadéro. Elle se gara dans la première place de libre. Elle laissa le téléphone dans la boîte à gants. Si le colonel avait eu des ennuis, il ne pouvait plus servir qu'à la faire repérer. Le quartier regorgeait d'hôtels discrets où des amants fortunés venaient passer des soirées secrètes. L'argent qu'elle avait récupéré sur les deux tueurs allait lui permettre de se cacher tranquillement.

Un petit hôtel non loin de l'avenue Victor Hugo lui offrit tout le confort désirable ainsi qu'un dîner; elle n'avait rien mangé depuis le matin.

Le lendemain matin Sophie se réveilla après une nuit de sommeil tranquille. Elle se retrouvait à peu près dans les situations les pires envisagées par ses instructeurs pendant sa formation. Elle se trouvait parfaitement seule dans un pays qui était le sien où tout venait de basculer. Il était certain qu'on cherchait à la tuer sans qu'elle sache réellement pourquoi. Certains de ses poursuivants étaient des membres parmi les plus respectés de l'appareil de l'état, disposant de moyens quasi infinis pour assurer la sécurité des opérations qu'ils étaient censés mener dans l'intérêt de l'état qu'elle était censée défendre. Elle avait pratiquement la preuve que ces gens avaient des activités qui étaient loin d'être celles qu'ils auraient du avoir. Son supérieur hiérarchique avait disparu, pour éviter d'éventuelles fuites, il était seul à être au courant de son existence. Quand à elle, elle avait été enterrée quelques jours auparavant après un discours de celui-là même qui lui semblait le plus douteux. Elle pouvait très bien être assassinée une deuxième fois, sans gêner personne. Le commissaire Berthier, ou quelque soit son nom réel, s'était révélé inatteignable. Il avait été assez professionnel pour

comprendre qu'elle ne tuait pas sans y être obligée. Elle jugea que beaucoup de gens avaient d'excellentes raisons de la supprimer et que cela ne les gêneraient pas le moins du monde. La vie continuait. Être seule dans son cas signifiait qu'elle n'avait absolument personne à qui se confier. Si, elle parlait à quelqu'un, celui-ci aurait tôt fait de la signaler au service psychiatrique le plus proche. On pouvait facilement penser qu'elle vivait dans un univers imaginaire tiré d'un roman d'espionnage. Elle n'avait aucun moyen de subsistance, aucun ami; par contre elle avait nombre d'ennemis qui n'étaient pas tous identifiés. Digne rejeton des Thibaudot de la Porte, elle avait subi un entraînement qui aurait rendu fou plus d'un. Si au fil des années, elle avait durci son corps plus que la plus part des hommes, c'était pour satisfaire à l'idée qu'elle se faisait de la tradition de la famille. Ses ancêtres avaient servi les rois de France pendant des siècles, lesquels les avaient remerciés de manière irrégulière. La révolution les avait fait monter à l'échafaud, ce qui ne les avait pas empêchés de continuer à servir. Pendant la seconde guerre mondiale, son arrière-grand-père André avait accepté de voir son nom sali par nombre de journalistes stupides et de politiciens véreux, pendant que lui continuait silencieusement son œuvre. Il avait continué au service de la paix pendant que la meute continuait. En France, on avait essayé de fournir son nom pour assouvir les vieilles haines et occuper les médias pendant qu'autre chose se passait. Le service avait pu ressortir quelques bons dossiers au moment opportun et la campagne de presse s'était arrêtée comme par enchantement. Il devait y avoir moins de vingt personnes en tout au courant des services qu'il avait rendus à l'humanité.

Les escaliers de la sagesse

Les Thibaudot de la Porte continuaient à servir, successivement, le roi, la république, l'humanité, dans le silence, le secret et l'humilité. Ils n'avaient pas besoin de la reconnaissance de la foule, ni de ruban à la boutonnière ou autres hochets. Sophie avait appris à reconnaître ceux qui ont quelque chose à cacher. La recherche effrénée de vains honneurs qui récompensaient des services inexistantes était pour elle un indice qui éveillait la méfiance. Sophie se dit qu'elle satisfaisait à la tradition de sa famille. Elle n'aurait pas cru que cela viendrait si vite. Pendant des années, elle avait été préparée. En plus de ses études d'histoire et d'économie, elle avait suivi une formation physique très poussée. N'importe quel agent de terrain subissait la même. De plus, on l'avait formé à résister aux stress psychologiques les plus importants. Son grand-père avait deviné avec vingt ans d'avance ce que serait son métier. Il avait su projeter dans l'avenir de la fin du vingtième siècle ce qu'allait devenir ce métier. Elle avait appris à évaluer l'information qu'elle recevait de son environnement en ayant aucun repère. C'était nouveau dans ce métier. Autrefois, le monde était divisé en bons et méchants. On envoyait des agents chez l'ennemi qui se faisaient arrêter, torturer, retourner et assez souvent assassiner. Bien au chaud dans les bureaux, d'autres fonctionnaires compulsaient les quantités de données reçues et en livraient une synthèse au gouvernement. Ce dernier avait pour habitude de ne tenir aucun compte des informations fournies, voire de considérer ses propres agents comme des criminels. Pendant la guerre du Viêt-nam, les Américains s'étaient aperçus avec terreur des limites du principe démocratique. Les attaques idéologiques sur leur propre sol venant de leurs propres citoyens avaient

bien failli les faire disparaître de la scène internationale. Le Watergate où le président en titre avait espionné son adversaire à la réélection, n'avait fait que reculer l'échéance. L'ennemi s'était vengé en déclenchant une campagne de presse extraordinaire d'efficacité qui avait abouti à la destitution du président et à son remplacement par une potiche. La sanction avait été rapide, la potiche avait parfaitement rempli sa mission au service de l'ennemi. Quelques mois plus tard, les réfugiés d'Asie du Sud-Est se répandaient dans le monde entier pour échapper au massacre. De nouveaux services avaient été mis en place dans le plus grand secret avec la participation de la France qui à l'époque était beaucoup plus stable que les États-Unis : elle avait déjà perdu la guerre du Viêt-nam depuis longtemps. Les structures nécessaires étaient paradoxalement en cours de mise en place en France depuis la libération. Pendant que les Américains se jetaient à corps perdu dans la guerre froide en se donnant tous les moyens de la perdre, la France silencieusement prépara la troisième guerre mondiale dans l'optique de la gagner. Pour Sophie, ces événements appartenaient à l'histoire; elle n'avait eu aucun mal à s'adapter. Quand, elle avait fini sa formation, la troisième guerre mondiale était déjà gagnée. Quelques escarmouches subsistaient encore, silencieusement. Les anciens partisans des dictatures avaient tous ou presque changés de camp et racontaient à qui voulait les entendre qu'à l'époque ils n'étaient pas au courant. Les professeurs de Sophie l'avaient préparée à des batailles encore plus difficiles dans un monde dont ils savaient déjà qu'il serait bien plus dangereux parce que plus complexe.

Sophie s'étira dans son lit, faire le point faisait partie de sa formation. Elle avait appris à maîtriser

ses réactions émotionnelles pour dépasser le moment. Depuis l'antiquité, la méthode était toujours la même: on déstabilise l'adversaire en le convaincant de l'inutilité de son combat. Ses adversaires pouvaient la juger fragile puisqu'isolée. Ignorant où elle se trouvait, les seules choses qu'elle risquait de recevoir était des informations déstabilisantes. Elle avait appris à les analyser et à décider de sa conduite seule.

Elle s'assit et remonta l'oreiller pour s'adosser, et se remémora les différentes informations en sa possession depuis les opérations en Transylvénie. Rien n'apparaissait dans les médias, mais elle savait que c'était vrai. « Raccroche toi à ce que tu sais » lui disait son grand-père. « Ne te base pas sur ce que tu ignores, continuait-il ». Quand elle était petite fille, il avait organisé une chasse audacieuse à la campagne. Elle avait tellement joué le jeu qu'il avait été très inquiet. Il s'était demandé s'il pourrait la faire recruter. Elle avait pris son sac et son bâton avec un grand sérieux pour attraper cet animal avec des poils verts et une queue de plumes rouges. Le lendemain matin, on l'avait retrouvée terrorisée et tremblant de froid à l'endroit même où on l'avait laissée. Son grand-père s'était fait traiter de brute par sa fille. Au moment du goûter, on s'aperçut que le gâteau au chocolat avait disparu.

Les autres enfants avaient été sévèrement punis malgré leurs protestations, pendant que Sophie se faisait dorloter par sa mère. Le grand-père lui avait alors fait un clin d'œil auquel elle avait répondu. Depuis ce jour, son intégration dans le service avait été décidée et sa formation avait commencé.

Elle sourit à ses souvenirs d'enfance. Elle prit une décision: elle devait assurer sa sécurité physique. Ses adversaires avaient eu le temps de prendre

connaissance de la totalité des accoutrements qu'elle possédait. En leur accordant quelque professionnalisme, ils devaient être capables de la repérer, les services de police ayant les moyens de faire des portraits robots extrêmement ressemblants à partir d'éléments aussi précis. Ils utilisaient les techniques les plus récentes d'image de synthèse. Elle choisit une tenue neutre et se dirigea vers l'avenue Victor Hugo. Elle entra dans un magasin de confection et s'acheta un tailleur. Un rang de fausses perles achetées dans une grande surface lui donna un brin de vulgarité discrète. Des talons pas trop hauts masquaient sa taille élevée. Elle retourna à sa chambre, fit son bagage et sortit en réglant sans s'être changée. Après avoir repris sa voiture, elle se dirigea vers la porte Maillot et prit une chambre au Méridien. Là, elle se changea et prit l'apparence d'une femme d'affaire à l'allure décidée. Ses vêtements sexy furent emballés dans un sac en plastique qu'elle ferait disparaître plus tard dans l'une des innombrables poubelles en plastique qui bordaient les trottoirs du quartier. Le car d'Air France emmenait de nombreux voyageurs depuis la porte Maillot jusqu'à Roissy.

Elle arriva à une porte défendue par un clavier électronique, elle tapa le code et entra. Elle attendit dans un renforcement d'ombre, personne ne semblait faire attention à elle. Dix mètres plus loin, elle disparut dans ce qui ressemblait de loin à un placard à balais. Elle mit des gants en coton. Derrière une pile de caisses en cartons, une porte s'ouvrait également protégée par un dispositif électronique. Elle y trouva ce qu'elle y cherchait. Un appareil photographique à développement instantané lui permit de produire un lot de photos d'identités. Ensuite, elle prit sur une étagère une carte plastifiée vierge, un appareil identique à ceux

Les escaliers de la sagesse

des services du ministère de l'intérieur lui permit de se faire une vraie carte d'identité. Une liaison se fit avec les ordinateurs du ministère qui fut reconnue comme venant de l'autre bout de la France.

Un autre appareil lui permit de se produire rapidement un permis de conduire parfaitement authentique, ainsi qu'une carte sécurité sociale possédant une puce parfaitement authentifiée. Un dernier lui personnalisait une carte bancaire en lui ouvrant un compte bancaire à sa nouvelle identité, celui-ci étant généreusement approvisionné. L'opération était faite dans les ordinateurs de la banque comme si elle avait été faite par un employé qui existait réellement dans l'agence proche de son domicile supposé. Ce dernier aurait été très surpris d'apprendre qu'il avait des clients aussi riches. S'il avait voulu la joindre au téléphone, il serait tombé sur un répondeur qui lui aurait invariablement annoncé que Madame Alice Guillomard était absente pour le moment, mais qu'elle ne manquerait pas d'appeler si on voulait bien laisser ses coordonnées. Pour finir, elle se fabriqua un badge de circulation dans le domaine interdit de l'aéroport qu'elle accrocha à son revers. À tout hasard, elle se fit un deuxième jeu de papiers qu'elle laisserait inactifs le plus longtemps possible. Si jamais elle se faisait à nouveau détecter, sa vie ne vaudrait plus cher dans les secondes qui suivraient. En portant ce badge bien visible, elle était assurée de ne pas attirer l'attention des innombrables agents de sécurité en civil ou en uniforme qui pullulaient dans cette zone. Elle prit sa collection de pièces d'identité précédentes et les introduisit dans un broyeur. Depuis que les Iraniens avaient réussi à percer les secrets de la CIA avec les bandes de papier produites par les broyeurs de documents de l'époque, le système avait été perfectionné. Les

documents qui lui étaient fournis étaient transformés en une fine poussière. Sophie venait de se donner une nouvelle identité. Si le système n'avait pas déjà été cassé par ses adversaires, elle disposait d'une longueur d'avance. En outre, pour n'importe quel contrôle de police, elle possédait une identité contrôlable par les ordinateurs du service concerné et de la gendarmerie. Seule une enquête approfondie découvrirait qu'elle n'avait jamais mis les pieds à l'adresse mentionnée sur ses papiers.

Sophie sortit du réduit, elle replaça les caisses comme elle les avait trouvées, les essuya avec un chiffon qui se trouvait là à cet effet et balaya la poussière sur le sol. Tout ce qui lui restait à espérer était de n'avoir pas perdu de cheveux dans le réduit, elle s'était énergiquement shampooinée le matin à cet effet.

En arborant son badge de service au revers de son tailleur, elle retira ses gants et les rangea dans son sac. Elle parcourut une centaine de mètres, jusqu'à une porte qui la ramena à l'étage des arrivées. Un peu plus loin, elle entra dans les toilettes, s'enferma et retira son badge.

Elle finit par louer une voiture de petite taille mais puissante en prévision de ce qui l'attendait. L'agence de location n'était pas prête de retrouver son véhicule.

Elle partit en direction de Bonnières, le jour baissait, bien que sans illusions, il lui semblait qu'une petite visite à cette maison s'imposait. Sur son chemin, elle pénétra dans une grande surface qui vendait des articles de sports. Elle se procura une tenue complète de couleur noire, ainsi qu'un bonnet destiné à couvrir ses cheveux blonds. Des chaussons de Kung-fu pris au rayon des arts martiaux lui donneraient la démarche silencieuse

Les escaliers de la sagesse

nécessaire. Un baudrier lui permettrait de descendre éventuellement une façade rapidement.

Dans une pharmacie, elle se procura deux paires de gants chirurgicaux, ainsi qu'un masque de beauté de couleur sombre. Quelques kilomètres plus loin, elle entra dans un magasin de fournitures pour la navigation où elle acheta deux rouleaux de cordes en nylon, ainsi qu'un grappin. Une lampe crayon et une bombe de lubrifiant complétèrent son équipement.

CHAPITRE SIX

La nuit était tombée et par chance, des nuages noirs obscurcissaient la moindre clarté venant du ciel nocturne. Elle s'était garée devant la maison. Aucun bruit ne sortait du jardin, il ne semblait y avoir aucun chien. Toutes les fenêtres étaient éteintes. À la lumière d'un réverbère, elle remarqua une pancarte « à vendre » suivi d'un numéro de téléphone accrochée à la clôture rouillée. La porte cochère étant toujours entrebâillée, elle se glissa à l'intérieur sans faire de bruit. Le gazon amortit ses pas jusqu'à la façade. Elle remarqua une fenêtre entrouverte sur un balcon à l'étage. Elle lança son grappin qui s'accrocha silencieusement à la rambarde. Elle l'avait enrobé d'une fine couche de caoutchouc mousse. Elle ramassa sa corde et écouta. Une voiture klaxonna sur le pont, aucun bruit ne provenait de l'intérieur. Elle entra dans la pièce. Elle tira sur les double rideaux. À la lumière de sa lampe, elle s'aperçut qu'elle se trouvait dans une chambre. Le matelas était soigneusement roulé comme si on était parti de cette maison avec

Les escaliers de la sagesse

l'intention de ne pas l'occuper avant longtemps. Les meubles étaient recouverts d'une fine couche de poussière.

Elle sortit sur le palier et écouta. Le silence était total. Le palier était recouvert d'une moquette de couloir, mais l'escalier était aussi poussiéreux que le reste. Elle déroula une double longueur de corde qu'elle passa autour d'un des barreaux de la rambarde. Le sol du rez-de-chaussée était recouvert de moquette qui assourdit le son déjà très faible de ses pas jusqu'à la salle à manger. Elle passa la porte et marcha sur le lourd tapis. Les meubles étaient tous recouverts de la même couche de poussière. Elle n'aurait pas reconnu les lieux, elle en aurait déduit qu'ils étaient inoccupés depuis un an au moins.

Elle recula et alla dans le bureau. La table où elle avait retrouvé son sac se trouvait au même endroit que la veille et recouverte de la même couche de poussière. Le sol était recouvert d'un épais tapis aux dessins orientaux. Sous la frange, elle aperçut un petit bout de papier qui dépassait, elle le tira. C'était un petit bout de prospectus qu'elle avait dans son sac en arrivant, il avait du tomber pendant qu'ils le vidaient précipitamment. Leur départ avait du être rapide, il pouvait y avoir d'autres oublis.

Elle promena sa lampe sur les murs, un tableau ne lui sembla pas très droit. Elle inspecta les contours et n'y trouva pas de détecteur de mouvement. En le soulevant, elle fit apparaître un coffre scellé dans le mur. Le tableau décroché lui permit de s'apercevoir que la porte n'en était que poussée et la clé introduite dans la serrure. Rien que de très normal pour une maison à vendre. À l'intérieur des rayonnages métalliques pouvaient coulisser et s'emboîter dans des rainures de manière

à offrir plusieurs configurations de rangement. Une feuille de papier apparut dans la lumière de la lampe.

Des caractères cyrilliques figuraient apparemment une liste de noms, elle reconnut parmi d'autres le nom de Charles Balo associé à un numéro. Sur le restant de chaque ligne, on trouvait, un nom de banque généralement dans un paradis fiscal suivi d'une somme libellée en dollars. « Bingo » se dit-elle. Le reste du coffre était vide. Un peu plus loin se trouvait un canapé. Sur le bureau, une lampe était posée sur un coin, constituée d'une ampoule entièrement surmontée d'un abat-jour. Celui-ci semblait avoir encore plus attiré la poussière que le reste. Elle regarda l'ampoule, bien qu'entièrement à l'abri elle était recouverte de poussière, celle-ci adhérait sous l'abat-jour! Ils avaient prévu un éventuel retour de sa part et utilisé un projecteur de poussière légèrement adhérente. Dans la précipitation, ils avaient voulu trop bien faire.

S'ils avaient fait ces erreurs, ils en avaient fait certainement d'autres. Il lui restait à les trouver. Elle ouvrit rapidement les tiroirs du bureau. Ils étaient remplis des inévitables prospectus qui débordent des boîtes aux lettres de banlieues. Sur l'un d'entre eux, on s'était appuyé pour noter quelque chose. Elle prit un crayon et noirci les reliefs du papier. Cela ressemblait à une adresse.

Le canapé était recouvert de l'inévitable poussière, elle glissa le rayon de sa lampe entre les coussins, un cheveu blond et long brilla dans le fond. Elle retira le coussin et trouva un cheveu de femme, à côté se trouvaient un portefeuille féminin. Elle l'ouvrit et y trouva une photo du ministre qui tenait fièrement par la taille une jeune femme blonde. Il contenait également un permis de conduire et une

carte d'identité. Les deux étaient au même nom Irina Kovlova de nationalité française demeurant avenue Paul Doumer à Paris.

Sophie décida de ne pas s'attarder, elle n'était pas sûre de ne pas tomber dans un piège. Elle retrouva sa corde et remonta à l'étage à la force de ses bras. Parvenue sur le balcon, elle sauta souplement sur le sol du jardin et franchit la grille. Elle nota mentalement à tout hasard le numéro de l'agence immobilière. Deux kilomètres plus loin, elle trouva une petite allée forestière qui traversait un petit bois à l'abri duquel elle put se changer.

C'est avec son apparence de femme d'affaire qu'elle pénétra au Méridien et monta dans sa chambre. Elle trouva un ordinateur mis à la disposition des clients branchés qui souhaitaient charmer leurs nuits en surfant sur Internet.

Elle prit la décision de s'en servir et déménager tôt le lendemain matin. Elle trouva une douzaine de banques de Curaçao qui offraient un site. Parmi elles, se trouvait celle qu'elle cherchait. Cette banque offrait un service de gestion de compte à distance tout en assurant ses clients de la plus parfaite sécurité.

Elle tapa le numéro de compte du ministre, comme mot de passe elle essaya « IRINA ».

L'ordinateur lui afficha immédiatement une liste d'opérations comportant de gros virements créditeurs à intervalle réguliers. Depuis le début des événements de Transylvénie, ces virements semblaient s'être accélérés. Sophie se dit que le ministre était un incurable romantique. Elle imprima le résultat.

Par contre, les autres comptes semblèrent plus durs à pénétrer. Elle fouilla dans son sac et en tira

un C.D. emballé dans une jaquette de musique de variétés. Elle l'introduisit dans le lecteur de l'ordinateur et lui fit exécuter le logiciel qui s'y trouvait. Pour chaque compte, elle lui fournit l'adresse à interroger. Rapidement, le logiciel essayait quelques milliers de combinaisons possibles et s'arrêtait lorsque l'ordinateur distant répondait en livrant ses informations.

À quelques milliers de kilomètre de là, l'informaticien d'une des banques que Sophie avaient attaquées se demandait pourquoi le disque dur de son petit serveur s'agitait tellement. Il regarda le fichier trace des accès et le trouva particulièrement important. On était en train de chercher à casser la sécurité du système. Il s'aperçut que tous les essais concernaient un seul et même client. Brutalement, le serveur retrouva sa léthargie coutumière. Il ouvrit à nouveau le fichier trace du serveur et regarda attentivement. Tous les appels venaient de la même adresse, celle-ci se trouvait en France. Le dernier appel était mentionné à la fin du fichier et mentionnait que les informations avaient été livrées. À cette heure là, le directeur de la banque était en train de dîner à son club avec quelques riches clients. L'informaticien appela son patron sur son portable. Il lui demanda le numéro de compte, l'adresse appelante et donna l'ordre d'oublier ce qui s'était passé.

Le directeur fit à ses clients le plus commercial des sourires dont il était capable et leur demanda de l'excuser un instant. Il s'éloigna un instant et fit un numéro en France. Pendant qu'une telle agitation régnait à Curaçao, Sophie emballait prestement ses affaires et quittait sa chambre. Les couloirs de l'hôtel étaient déserts. Au bout du couloir, elle vit une porte marquée «privé». En l'ouvrant, elle

aperçut un escalier qu'elle descendit rapidement. Au moment où elle débouchait sur la rue par l'entrée du personnel, une voiture arrivait rapidement devant l'hôtel, deux hommes en jaillirent et se précipitèrent vers le gardien en brandissant une carte de police. En s'éloignant sur le trottoir, elle vit le pauvre homme qui agitait désespérément la tête, manifestement il ne comprenait rien à ce qui se passait. Comment aurait-il pu donner le numéro de la chambre qui avait utilisé cette adresse Internet, lui qui n'avait jamais compris comment marchait la « game boy » de son petit-fils? De toute manière, le personnel de l'hôtel n'était pas autorisé à intervenir sur ce matériel, c'était une société extérieure qui s'en occupait et à cette heure-ci, ils étaient certainement couchés. Tout en s'éloignant tranquillement dans la rue, Sophie pensait que les « Nouvelles Technologies de l'Information » allaient permettre encore de beaux moments de rigolade. Il était trois heures du matin et il lui devenait absolument indispensable de dormir. Elle traversa la rue, entra dans l'hôtel du palais des congrès, prit une chambre et s'endormit comme une masse.

Elle fût réveillée par le service d'étage qui lui apportait le petit déjeuner avec un journal. En première page, on montrait la photo d'un violent incendie dans la maison de Bonnières. L'article précisait que cette maison inoccupée depuis des années était en vente. En début de soirée, des voisins alertés par le bruit avaient cru à des cambrioleurs quand ils virent des flammes sortir par les fenêtres du rez-de-chaussée. Ils donnaient également le signalement d'une petite voiture de sport qui s'éloignait à vive allure.

- Le KGB n'est plus ce qu'il était, se dit Sophie. J'ai eu le temps de repérer plein de choses et de m'en aller avant que leur pétard ne se déclenche. Je me demande si la poussière de cinéma brûle bien.

Sophie décida d'aller faire du shopping dans les magasins du palais des congrès. Elle se procura une perruque rousse, une trousse de maquillage et une tenue qui lui donnait un look d'adolescente branchée. Elle ne pouvait plus utiliser son tailleur dont une description minutieuse voire des morceaux se trouvaient à l'heure actuelle transmise à toutes les polices parallèles de l'hexagone. Un blouson de cuir d'homme, lui permettait de se donner l'allure de garçonnette affectionnée par certaines des clientes de ce genre d'établissement.

Sans sortir dans la rue, elle trouva un vendeur d'ordinateurs et lui acheta un portable ultra-puissant. Vers 11 heures du matin, elle remonta dans sa chambre. De l'autre côté de la rue, des policiers excédés, finissaient de faire examiner les fichiers trace du système de l'hôtel pour finir par découvrir que l'occupant de la chambre 1517 qui correspondait au PC d'adresse 195.1.15.17 ne se trouvait plus dans sa chambre. Un coup de fil leur avait permis de se rendre compte que l'identité donnée à la réception tombait dans le vide, le numéro de carte de crédit qui avait été donné à la réception à la prise de la chambre correspondait également à un compte qui n'existait pas. De retour dans sa chambre, elle choisit un fournisseur d'accès dont elle savait qu'il ne gardait pas de trace des accès de ses clients. Géré par un fils de famille qui travaillait pour s'amuser, cette petite société végétait; de temps en temps, son père remettait un peu d'argent. En fait, il n'avait comme seul clients que quelques amis qui oubliaient de payer leurs

factures. Ayant repéré ce personnage intéressant, un agent du service avait ouvert un compte d'accès chez lui et à la faveur d'un apéritif copieusement arrosé avait supprimé toute possibilité de facturation. En cas de repérage, il serait impossible de savoir qui était l'utilisateur. Seul la surveillance des appels téléphoniques permettrait de la retrouver. Elle estima qu'elle avait en gros six heures devant elle avant de se faire éventuellement repérer.

Sophie se demanda si les codes d'accès aux ordinateurs de la banque de Curaçao avaient été changés. En fait, le directeur de la banque terminait une nuit très agitée. Il était rentré à son bureau après avoir reconduit ses riches clients à leur hôtel. En regardant ses fiches, il s'aperçut qu'il n'avait pas le moyen de les joindre. Un changement de code quel qu'il soit ne peut se faire qu'avec l'accord du client. La seule consigne qu'il avait était d'appeler un N° de téléphone en cas de problème, « on » lui répondrait.

Sophie commença par ouvrir un compte dans une banque de Macao à l'autre bout de la planète. Elle connaissait cet établissement pour permettre d'ouvrir des comptes par Internet sans le moindre contact physique. Pendant ce temps, elle ouvrit une fenêtre sur chacun des comptes dont elle avait trouvé les références dans la maison de Bonnières. D'un coup de souris, elle donna l'ordre de vider chaque compte sur le compte de Macao.

Sophie rafraîchit la fenêtre représentant le solde du compte de Macao, au bout d'un quart d'heure de réessais, elle vit s'afficher toutes ses opérations à son crédit. Les virements avaient été effectués, les comptes de ses victimes étaient vides. Les prochaines heures allaient être intéressantes. Il

serait peut-être difficile aux intéressés de trop utiliser les services de l'État pour courir après de l'argent qui de toute évidence n'était pas très propre. Tous comptes faits, elle pouvait prendre le risque de garder son identité. Elle n'appellerait plus les banques de Curaçao, donc il n'y aurait plus aucune raison de chercher à la suivre à la trace.

Pendant qu'elle organisait soigneusement la disparition de l'argent, elle alluma le poste de télévision de la chambre. Il était l'heure des informations de treize heures. Son regard fut attiré par un reportage où l'on voyait les restes fumants de la maison de Bonnières. Un commentateur à l'air sérieux, précisait que le mystère de l'incendie de cette maison inoccupée depuis des années s'épaississait. Il interrogea un officier de pompier qui se trouvait là, celui-ci mentionna que l'incendie était criminel, puisque la température était montée à un tel niveau que la chape de béton avait brûlé.

- Or, ceci ne se produit qu'à une température de mille degrés. Continua le journaliste d'un air entendu. Pour ajouter au mystère, on vient à l'instant de découvrir dans la cave, la cave qui, rappelons le, était bouchée par les décombres, dans la cave, donc, deux cadavres de sexe masculins à moitié carbonisés. Le médecin pompier que j'ai interrogé, m'a précisé que la fracture qu'il portait tous deux à la base du cou suffisait à leur mort. Ils n'ont donc pas été tués par l'incendie. La question reste donc entière, que s'est-il passé ici, la nuit dernière dans cette maison?

Le journal s'intéressa à autre chose et donna des nouvelles de la Transylvénie. Comme chaque jour, les journalistes montraient les ravages de la guerre civile. Visiblement, les reporters hésitaient à montrer la réalité crue des massacres, de toute

manière, la télévision ne transmettait pas l'odeur. De temps en temps, une image montrait quelques cadavres qui ressemblaient à des tas de chiffons. Puis des interviews en plans américains de vieillards qui s'exprimaient exclusivement en ruthène. Le traducteur leur faisait dire qu'ils avaient été attaqués par les musulmans, personne ne parlait d'arabe. Chose bizarre, les journalistes n'avaient pu trouver personne qui ne parle français.

Le ruthène ressemblait au russe, comme le Canadien français ressemblait au français. L'«interprète» des studios français devait être fatigué de faire semblant de transformer le même texte interview après interview. D'autant plus que les classes de ruthène dans les écoles d'interprétariat n'avaient pas dues être très pleines ces dernières années. Pendant trente secondes Sophie entendit les protestations véhémentes d'un jeune villageois qui avait échappé au massacre:

- C'était des arabes, les mêmes que ceux que j'ai vu en France quand j'ai été voir mon cousin. Qu'est-ce qu'ils font chez nous? Je me suis caché et je les ai entendus qui parlaient entre eux. Ils ont tué toute ma famille, mais pourquoi ...

La voix repris le dessus et donna sa version des faits. Sophie se demanda si «cette erreur technique» était volontaire. De toute manière, en France presque personne ne parle Russe. Sophie décida, qu'elle devait assurer sa sécurité, elle allait rendre la disparition des fonds presque introuvable. Elle ouvrit trois autres comptes sur des serveurs appartenant à des banques se trouvant au Ghana, en Guinée-Bissau et au Sierra-Leone. Auparavant, elle vérifia que les serveurs de ces banques se trouvaient bien physiquement dans les pays où ils prétendaient être. Beaucoup de serveurs

prétendaient offrir des services financiers discrets et se trouvaient comma par hasard atteint directement par Transpac ou par un nœud de réseau se trouvant à Chicago. Cela lui prit environ une heure. Elle ouvrit un compte dans chacune de ces trois banques. En revenant à la fenêtre qu'elle avait conservée sur Macao, elle donna des ordres de virement sur ces trois nouveaux comptes. Ensuite, elle se connecta directement à l'ordinateur de Macao. Son logiciel de craquage de mot de passe, lui permit à nouveau de faire merveille. Au bout de cinq minutes, une fenêtre avec une connexion ouverte apparut sur son écran. Les traces qu'elle avait conservées de ces précédentes interventions lui permirent de trouver rapidement ce qu'elle devait chercher. Elle repéra le fichier de la base de données, et vérifia s'il n'était pas répliqué sur une autre machine. À sa grande surprise, elle s'aperçut que non. Elle regarda où se trouvaient les fichiers de trace. Elle supprima tout souvenir de son passage, pour être sur de ne pas se tromper, elle effaça également toute trace de ce qui avait existé sur cet ordinateur. En passant sur sa fenêtre, elle demanda un rafraîchissement des informations concernant son compte. Au bout de cinq minutes, un message apparut sur son écran: le serveur distant était incapable de répondre. Sophie décida de l'achever les programmes qui étaient chargés en mémoire étaient toujours là. Elle les supprima les uns après les autres en terminant par le sien propre. Un message s'afficha sur son écran « Connexion terminée par l'hôte distant ».

À Macao, il était onze heures du soir, les bureaux de la banque étaient déserts. Les voyants de l'ordinateur mort brillaient dans l'obscurité. Rien ne se passa avant 8 heures du matin heure à laquelle les employés arrivaient à leur bureau Lee était un

peu à part dans la banque. Elle avait fait de bonnes études d'informatique aux Etats-Unis et était revenue travailler en Chine dans la banque de M Wong. Tout ce qui intéressait MWong dans cet outil est qu'il pouvait gagner de l'argent sans se fatiguer, chose qu'il détestait par dessus tout. Il avait embauché Lee parce qu'elle avait l'air de comprendre ce qu'elle racontait. Il lui avait demandé si elle pouvait mettre sur le réseau un serveur qui lui permettrait d'avoir des clients facilement. Elle avait répondu oui. Dès le lendemain de son embauche, elle avait téléchargé un logiciel fait par un de ses professeurs à titre de travaux pratiques. Elle avait acheté pour son patron un ordinateur dont le prix modique l'étonna. Dans l'après-midi, la machine était installée ainsi que le logiciel de son professeur. Trois semaines après, MWong voyait arriver les premiers clients. Il pensa que sa jeune informaticienne était bien plus dynamique que les vieux qu'il employait depuis vingt ans. Il les avait donc mis immédiatement à la porte. Lee était chargée de suivre l'ensemble des machines de M Wong. Mais dans les universités américaines, on n'enseignait plus ces vieilleries depuis longtemps. Lee se contenta donc de remettre du papier dans l'imprimante de temps en temps et ne toucha à rien d'autre. À l'université, Lee avait consommé presque toute l'équipe de football. Dans la petite ville mi-chinoise, mi-portugaise, elle ne put trouver aucun homme capable de satisfaire ses appétits. Pour tromper sa solitude, elle utilisait l'écran de contrôle du serveur pour aller chercher des photos suggestives de beaux américains bien musclés et bien membrés. Ce matin-là, elle s'assit devant l'écran sa tasse de café à la main; elle agita la souris pour faire s'afficher le message de bienvenue lui demandant son mot de passe. Il ne se passa rien.

Elle poussa un juron, en se disant que cette saleté était encore « plantée ». Elle se leva, coupa le courant et le remis. Son écran, lui afficha un message qu'elle n'avait jamais vu et s'arrêta.

Les yeux de Lee s'agrandirent de terreur. Elle avait acheté, l'ordinateur le moins cher possible, celui-ci ne contenait aucun moyen de sauvegarde. Il était parfaitement impossible de retrouver les informations qu'il avait contenues, ni même de reconstituer le serveur. Elle renversa sa tasse de café, ouvrit la porte et s'enfuit dans la rue. MWong apprendrait bien tout seul qu'il était ruiné.

Sophie sortit de son nouvel hôtel. Elle avait carrément changé de quartier et prit une chambre dans un petit établissement de la rue d'Alape. Son apparence extérieure était en accord avec l'ambiance qui régnait dans le quartier, bien qu'on lui donna ici une autre signification. Elle avait passé sa journée à étudier la liste de noms récupérée à Bonnières. On y trouvait de nombreux officiers supérieurs qui voisinaient avec des présidents de chaînes de télévision. Elle avait passé pas mal de temps, à retrouver les noms dans des annuaires administratifs accessibles à droite et à gauche au grand public. Elle trouva un des noms dans celui de Saint Cyr à l'année 1974. On ne trouvait trace de lui ensuite nulle part, elle en déduisit qu'il avait été engagé par les services de renseignements du temps de la guerre froide, probablement retourné à l'époque et non détecté ensuite.

Elle avait besoin de marcher dans la rue. Il était inutile de chercher des détails. Elle avait la réponse à la question « Qui? » C'était très probablement la mafia russe. La réponse à la question « Comment? » était triviale: avec de l'argent. Elle corroborait la première: seule la mafia disposait de tels moyens

Les escaliers de la sagesse

financiers. Le nom de l'officier qui avait disparu de la circulation dès sa sortie de l'école la taraudait. Elle l'avait déjà entendu quelque part, où Elle ressentit un éblouissement; sur le terrain d'entraînement, pendant sa formation quelqu'un avait prononcé ce nom, son chef avait imperceptiblement sursauté. Sur le moment, elle n'y avait pas accordé d'importance car un peu plus loin d'autres élèves s'entraînaient au sabotage avec explosif.

Un autre nom de la liste la gênait, il s'agissait du chef de l'État !

- En opération, lui avait enseigné son grand père, il y a un signe qui ne trompe pas. Quand les choses semblent simples, qu'il y a d'un côté les bons, d'un autre les méchants; c'est qu'on n'a pas vraiment besoin de toi. N'importe quel imbécile peut nous remplacer. Mais quand ton propre chef a l'air d'un traître, que l'état ne remplit plus son rôle mais se trouve dirigé par l'ennemi. Alors, là, on a vraiment besoin de toi.

- Mais, grand-père avait répondu l'adolescente, pourquoi moi? Pendant la guerre, Papy s'est trouvé dans cette situation?

- Même après. Très peu de gens savaient ce qu'il faisait, il ignorait si ça marcherait. Et ce qu'il a préparé a mis vingt ans à se produire. Il n'était même pas sûr que son rôle était si important que ça.

- Mais alors, il était un simple soldat qui prenait des initiatives, tout seul.

- Oui, cela te choque?

- Un peu.

Les escaliers de la sagesse

- Souviens-toi d'un certain 18 juin. Il n'était pas vraiment général, son passé militaire n'était pas très reluisant, et il s'était engueulé avec sa hiérarchie. Il s'est simplement demandé où était son devoir. À l'époque, ce n'était pas évident.

- Effectivement.

Elle avait baissé la tête en se demandant comment un jour, la jeune fille qu'elle était pourrait avoir de telles responsabilités. À certains moments, en suivant sa formation elle se disait « Mais pour qui on se prend ? » et s'en était ouvert à son grand-père.

- Effectivement, l'existence même d'un tel service est extrêmement dangereuse. De Gaulle avait stoppé net le projet, car il craignait par-dessus tout les coups d'état, étant lui-même parvenu au pouvoir de cette manière. On a recommencé à se préparer dès sa démission en 1969 avec une toute autre approche. L'idée étant que l'état pouvait se retrouver dirigé par ses propres ennemis, il ne fallait pas se mettre à la merci des aléas du pouvoir.

- Ce n'est pas très démocratique, avait sourit Sophie.

- Oui, c'est pour cela que l'on admet dans ce service que des agents qui ont des caractéristiques psychologiques très précises. Ils ont tous suffisamment de maturité pour maîtriser d'éventuels conflits intérieurs et décider ce qu'ils ont à faire.

- Mais comment, grand-père?

- C'est ce que tu es en train d'apprendre. En espérant que si un jour, tu es en train de t'en servir, ta formation s'avère efficace. De toute manière, tu n'auras jamais le droit d'en parler. Et tu ne dois jamais apparaître dans les actions que tu

Les escaliers de la sagesse

entrepris. Tu n'existes pas. C'est de ta survie qu'il s'agit.

Elle marcha droit devant elle. Une heure après son plan d'action était prêt dans sa tête. Elle rentra à son hôtel.

CHAPITRE SEPT

La plupart des présidents de chaînes télévisés ainsi que les directeurs de journal reçurent la photo du ministre Charles Balo en train d'entrer dans la maison de Bonnières parfaitement reconnaissable après les nombreux reportages sur l'incendie. Il se révéla injoignable au téléphone. Quelques heures après, on apprenait que sa femme de chambre l'avait retrouvé mort dans son lit dans ses appartements de fonction. Le médecin militaire appelé en urgence avait conclu à une crise cardiaque foudroyante. Personne ne remarqua, qu'il avait passé une visite médicale poussée au Val-de-Grâce deux semaines auparavant et qu'il était doté d'une santé de fer. Aucun journal ne fit allusion, à la photo reçue.

Une semaine plus tard, Sophie avait changé trois fois de domicile dans Paris.

Quelques temps plus tard, le petit-fils du président du Sénat appela son grand-père au téléphone sur sa ligne privée.

Les escaliers de la sagesse

- Papy, j'ai reçu une-mail auquel je ne comprends rien, comme ça parle de politique ce doit être pour toi, quelqu'un qui a trouvé mon nom en croyant que c'était toi.

- Lis moi, les premières lignes.

Le président sursauta, demanda à l'enfant de ne pas bouger. Cinq minutes plus tard, une voiture à cocarde s'arrêta toutes sirènes hurlantes en bas de l'immeuble.

- Ou est ce message, mon petit?

- Je te l'ai imprimé, Papy.

Après l'avoir lu, il demanda:

- Tu en as, une trace?

- Mon fichier.

- Efface-le mon chéri.

- C'est fait, Papy

- Merci, mon chéri. Surtout tu n'en parles pas à ta mère.

- Pas de risque, Papy. Tu sais quedes ordinateurs, elle n'est pas tellement pour.

- Je sais, je sais.

Le vieil homme remonta dans sa voiture, une fois seul dans son bureau, il se prit la tête à deux mains.

- Mais quelle horreur!

Sophie avait commencé à agir, mais il lui manquait une réponse à sa question « Pourquoi? ». Elle se mit en planque autour de l'ancien ambassade d'URSS. Une heure après l'annonce à la radio du décès du ministre de la défense, Petrov sortit en courant et sauta dans un taxi. Elle attendit qu'il se fut engagé dans la circulation, une autre voiture déboîta

Les escaliers de la sagesse

rapidement en faisant rugir son moteur. Sophie la rattrapa par la droite et s'en approcha dangereusement. Le chauffeur donna un coup de volant vers la gauche pour l'éviter et emboutit un refuge à piétons dans le milieu de la chaussée. Elle rattrapa le taxi porte d'Auteuil au moment où il empruntait la bretelle emmenant à l'autoroute de l'Ouest. Il sortit à Vaucresson. Le taxi s'arrêta le long du trottoir d'une longue rue déserte, le colonel pénétra dans un parc.

Sophie avait attendu que le taxi s'éloigne pour s'approcher, elle avait remis sa tenue de cambrioleur. Il ouvrit une porte après avoir fait un rapide tour d'horizon derrière lui. Elle s'approcha rapidement de la maison et entra. La maison était parfaitement silencieuse. On marcha à l'étage. En bonds rapides, elle grimpa. Une porte était ouverte, Andrej Petrov était en train d'ouvrir un coffre.

Sophie attendit qu'il ait fini de l'ouvrir et se précipita. Un coup bien placé dans les lombaires l'assit sur le sol les jambes paralysées. Il regarda Sophie avec terreur.

- Vous !

- Comme agent secret, t'es un peu rassis, mon bonhomme, c'est pour cela qu'on ne t'a pas gardé. Comme tueur, t'es assez inefficace. Tu m'as raté deux fois en une journée et au même endroit encore !

- Que me voulez-vous ?

- Je veux savoir ce que vous fricotez en Transylvénie.

- Vous ne pouvez pas comprendre.

- Tu crois ça ?

Les escaliers de la sagesse

- De toute manière, vous ne pourrez rien faire, c'est nous qui avons tous les atouts en main.

- Que tu crois, regardeton copain.

- Il n'a aucune importance, cela fait des années qu'on le manipule. C'était un imbécile.

- J'attends ta réponse. Tu es déjà paralysé des jambes, tu veux expérimenter le resté?

- Vous n'avez aucune chance, il y a plus de gens qui ont toutes les raisons de vous tuer que d'autres décidés à vous aider.

- Pas tant que ça. Les gens que tu peux manipuler, ne tuent pas. De plus, ils ne m'ont jamais vue. Souviens-toi, ceux qui m'ont vue, sont mort\$ C'est ton tour. La question est: tu parles tout de suite où je te fais parler.

- Pour qui vous prenez-vous?

Elle lui prit une de ses petites mains boudinées.

- Tu vois ton index, là? Il va se retourner, tu vas souffrir, ensuite il continuera à se tordre lentement, jusqu'à pratiquement s'arracher. Intéressé?

- Arrêtez, que voulez-vous savoir?

- Je me répète: Qu'est-ce que la mafia russe fabrique en Transylvénie?

- Vous l'aurez voulu. Ils ont besoin d'un pays entièrement sous leur contrôle qui leur serve de réserve, de sanctuaire.

- La Russie ne leursuffit pas ?

- Non, les Américains ont envoyé deux mille conseillers qui connaissent le russe ainsi que le métier de policier. C'est une condition absolue à la poursuite de l'aide financière. Ils sont pires que le KGB. Ils sont tellement bien payés que les dollars de

Les escaliers de la sagesse

la mafia les font rire. Ils ne respectent rien. Les chefs de la mafia disparaissent silencieusement sans laisser de trace, les uns après les autres.

- Mais pourquoi, ce massacre?

- Les occidentaux n'aiment pas affronter les choses en face. Quand ça devient trop compliqué ou dangereux, ils se trouvent une bonne raison de se sauver où d'appeler les Américains au secours. Après, ils les accusent de servir leurs intérêts.

- Et alors ?

- Votre président a déjà convaincu ses alliés de retirer leurs troupes, la situation devenant trop dangereuse. Un chef d'état payé par la mafia prendra le pouvoir et se fera élire. Les occidentaux le salueront comme celui qui apporte la paix, et lui donneront le Prix Nobel.

- C'est tout ?

- Peu de temps après, la mafiarusse commencera à ouvrir des banques et à cultiver le pavot et le chanvre à la place du blé.

- C'est tout ?

- Oui, ça ne vous suffit pas ?

- Si, adieu.

- Mais ? !

- Contrairement à ce que tu crois, personne ne me connaît chez tes copains de la mafia et je tiens à mourir dans mon lit, très, très, vieille.

Elle lui appliqua un doigt sur chaque carotide; au bout d'une dizaine de secondes il perdit connaissance. Elle maintint la pression encore dix secondes, il était mort.

Les escaliers de la sagesse

- Le président veut vous voir, mon général, demain matin.
- Que me veut-il ?
- Je n'ai pas très bien compris. Il s'agissait des retards dans la chaîne de commandement dans les opérations de Transylvénie.
- Georges, j'ai vu le président, ce matin. Il a pris peur. Il veut que l'on arrête tout en Transylvénie.
- Qu'est-ce qui lui prend ?
- Je ne sais pas. Il s'est mis à jouer avec son ordinateur hier soir, un quart d'heure après, il était blanc comme un linge.
- Max., cet imbécile panique, depuis qu'un pirate lui a vidé son compte en banque, il veut devenir vertueux.
- Je t'avais bien dit de ne pas le faire élire.
- Ici, Max. À force de choisir des potiches, on est en train de gagner le gros lot. Il serait capable de tout cracher. C'est le genre de larve qui se découvre un sens moral élevé quand il a peur.
- Tu veux...
- Oui.

- J'ai rendez-vous avec le président.
- Certainement, si madame veut bien me suivre.
- Chère amie, vous êtes encore plus resplendissante chaque jour.
- Flatteur,
- Cher président, j'ai encore envie de vous

Les escaliers de la sagesse

- Mais ça fait déjà trois fois ...
- Mais, vous savez bien que les problèmes de ces messieurs ont été réglé par la science, cher président.
- C'est trop dangereux pour moi.
- Allons, un galant homme comme vous ne fais jamais attendre une femme.
- Vous me damnerez !
- Absolument, mon chéri. Respire bien le flacon que je t'ai apporté, laaaa....
- ...
- Mais, mon chéri, il ne faut pas vous endormir comme ça voyons.
- ...
- Le président à demandé à ce qu'on ne le réveille pas.
- Parfaitement, madame.
- Pouvez-vous m'appeler un taxi?
- Certainement, madame. Je m'en charge moi-même.

- Max. ?
- Oui ?
- C'est fait, écoute la radio ce matin.

- Flash spécial d'information: Le président de la République a succombé cette nuit à une crise cardiaque. Il a été retrouvé décédé ce matin dans son lit. Conformément à la constitution le président

Les escaliers de la sagesse

du Sénat devient président de la république par
intérim.

EPILOGUE

- Lieutenant, est-ce votre éducation aristocratique qui vous a permis de concevoir des moyens aussi vicieux ?

- Sauf votre respect, Colonel, ce serait plutôt votre formation.

- Enfin, quand même, le ministre de la Défense, le chef de l'Etat, ...

- Ce n'est pas tout, l'autre aussi...

- Oui, le président du Sénat

- Racontez-moi tout, Lieutenant.

- À vos ordres.

Sophie commença son récit. Elle ne s'était pas contentée de vider les comptes clandestins des uns et des autres. Le portefeuille d'Irina trouvé dans la maison avait servi de facteur déclenchant. Elle s'était rendue chez elle et avait eu un entretien musclé avec elle. Elle s'était révélé être un ancien agent du KGB chargé de la manipulation du

ministre, incidemment elle était devenue au fil du temps sa maîtresse, plutôt l'une d'entre elles.

Lorsque le bloc soviétique était tombé, sa situation était devenue périlleuse du jour au lendemain. Prévoyant, Petrov avait profité d'un passage rapide à la Loubianka pour retirer toute trace de son existence des fichiers. Bien lui en avait pris, quelques jours plus tard un partisan des occidentaux transmettait une partie du fichier à la DST française. Malheureusement pour Irina, son approvisionnement financier disparut du même coup. Balo lui trouva un emploi factice dans une société d'état ce qui lui permit de rester avec lui.

Petrov avait gardé les preuves de sa liaison avec Balo et le KGB. Le ministre n'avait mis aucune difficulté à comprendre son intérêt. Lorsqu'on lui avait demandé de retenir l'efficacité de l'armée en Transylvénie, il avait objecté le peu de pouvoir qu'il avait, le vrai chef des armées étant le chef d'Etat.

- Mais comment avez-vous appris tout ça ? lança tout à coup le colonel inquiet de la tournure que prenait le récit.

- J'ai tout simplement rendu une petite visite à Irina en m'étant grîmée. Après vingt ans de clandestinité en France, ses nerfs ont craqué. Je n'ai eu qu'à l'effrayer pour obtenir des informations et la laisser faire le reste.

Sophie s'était mise en planque près du ministère et avait vu arriver Irina qui avait passé la soirée avec le ministre. Elle était ressortie vers minuit et avait passé un coup de fil.

- Et pour le président, ils ont fait comment ?

Sophie continuait sa synthèse. Irina s'était montrée presque soulagée de se confier, la violence

Les escaliers de la sagesse

avait été inutile. Le président, déjà célèbre pour son amour des femmes, avait été approché juste avant le début des opérations en Transylvénie par une femme aussi intelligente que belle, également experte dans l'art de l'amour physique. Rapidement, elle lui avait demandé des faveurs pour certains de ces amis ; il n'avait fait aucune difficulté pour les accorder. Elle avait soigneusement gardé toutes les preuves ; plus tard, elle lui avait fait comprendre que son intérêt bien compris était que l'armée française ne soit pas trop efficace en Transylvénie. Sur ordre de Sophie, Irina avait appelé ses patrons pour les prévenir que le président allait les lâcher.

- Vous savez qui elle a appelé?

- Oui, colonel.

Sa belle maîtresse avait donc rendu une visite impromptue à son amant et lui avait fait prendre une dose importante de nitrate de méthyle de manière à lui assurer une sexualité hors norme. Au bout de trois heures de rapports effrénés, son cœur avait lâché.

- Donc, vous les avez indirectement amenés à s'éliminer entre eux. Il n'y a plus personne...

- Non, il en reste

- Que voulez-vous dire?

Sophie dévoila alors la fin des opérations. Le président du Sénat jouissait d'une fortune considérable qui le mettait, croyait-on, à l'abri de la tentation. Personne ne s'était interrogé sur l'origine de cette fortune. Sophie avait cherché à quoi correspondait le numéro qu'Irina avait appelé. Elle était tombée sur une société impliquée dans des opérations de jeux offshore liés au blanchiment de l'argent sale, le président d'honneur de cette société

Les escaliers de la sagesse

se trouvait être le président du Sénat. La chance l'avait servi. Le «papy de la politique», comme l'appelaient affectueusement les journalistes, a effectivement un petit fils, passionné d'Internet qui a inscrit son e-mail dans les pages jaunes sous son nom. Elle lui avait envoyé une copie d'un rapport du FBI qui établissait le rapport entre cette société et le trafic de drogues entre les US et la France. Le reste du message lui faisait comprendre qu'il serait dommage qu'une aussi sympathique famille et qu'une aussi belle carrière soit éclaboussée.

- Vous pensez que cela suffira ?

- Leur chaîne de liaison avec l'armée en Transylvénie est désorganisée, provisoirement du moins. Il aura le temps d'organiser les présidentielle. Après, il est probable que ses amis s'occuperont de lui.

- Et vous, lieutenant, vous avez des projets?

- Je peux prendre des vacances?